

CARTON
D

Romans québécois Page D 3

Essais Page D 4

Le feuilleton Page D 5

Annie Ernaux Page D 6

Henriette Walter Page D 6



LIVRES

Gilles
Marcotte

CARRFOURS

Une langue pour parler

Cette conversation n'a pas lieu dans le Loir-et-Cher, comme celles dont Claudel s'est fait le magnifique orchestrateur, mais — il y a quelques semaines — dans un des mille cafés de la rue Saint-Denis, quelque part entre Mont-Royal et Rachel. Ils sont deux. Ils ont l'air un peu fatigué. Personne sur la terrasse. L'hiver ne se décide pas à finir, bien qu'il se soit octroyé depuis quelques jours le nom frauduleux de printemps, et dehors, sur les trottoirs encore mal dégagés, la *sloche* triomphe insolemment. Ils sont venus là comme ils le font presque chaque semaine, pour échanger comme on dit, débâter contre Jean Chrétien et la faim dans le monde, la fuite des cerveaux (les scientifiques, bien entendu, non les littéraires), et de façon plus générale tenter de cerner leur «*être identitaire*», comme le disait récemment un romancier de gauche.

— Vous êtes allé, vous, assister à quelques séances des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française?

C'est le plus jeune qui a pris subitement la parole, d'où ce vouvoiement qui donne à ses interventions un léger parfum d'archaïsme.

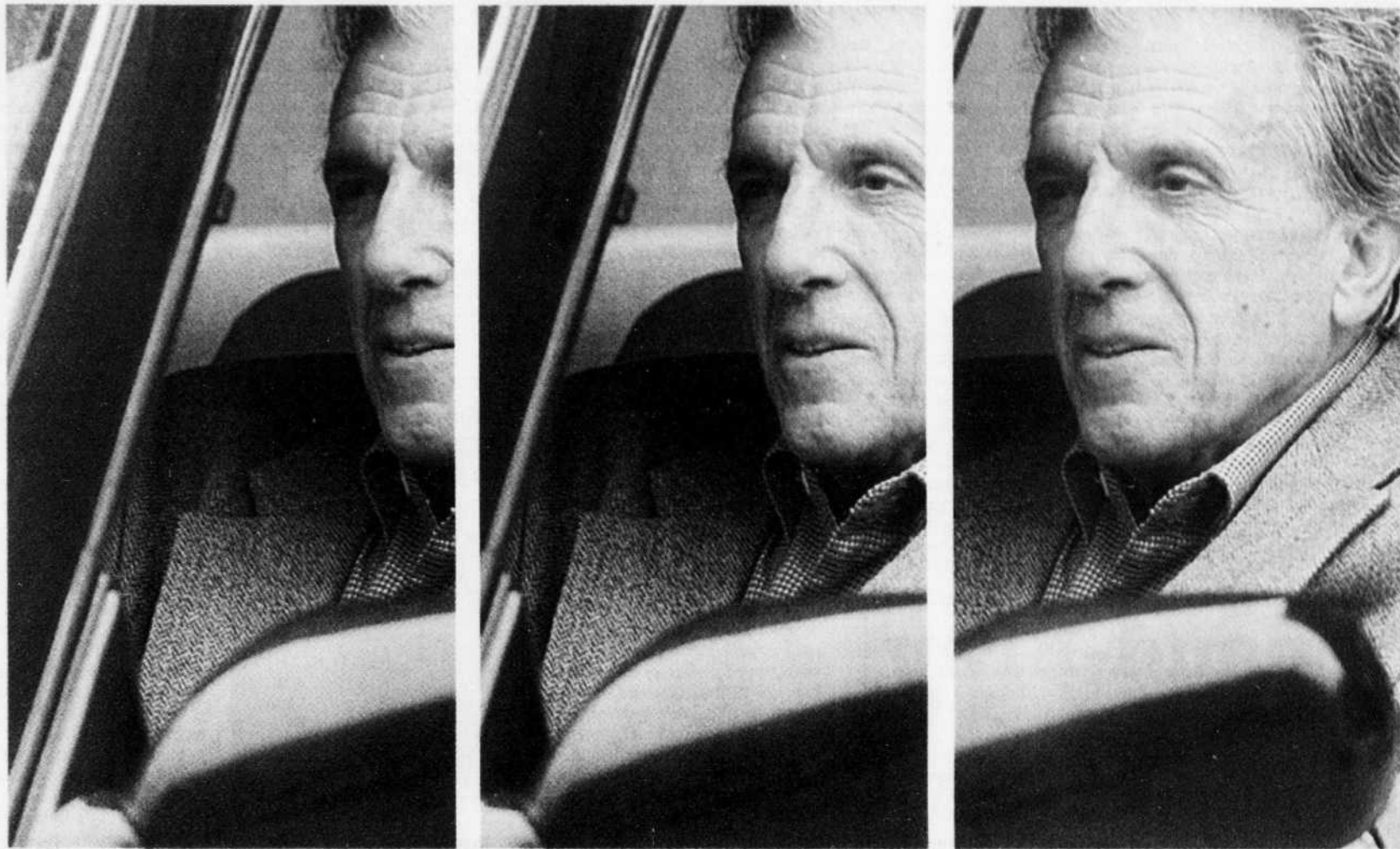
— Je n'en ai pas eu le temps. Je relisais — c'est un rêve que je caressais depuis un quart de siècle — le *Dominique* de Fromentin, qui est un des deux plus beaux romans d'amour de la littérature française, et dont la langue m'est apparue plus belle encore qu'à la première lecture. En cela, voyez-vous, je participais bien aux débats des États généraux, à ma façon, peut-être la meilleure, puisqu'on y parlait, semble-t-il, j'ai cru le comprendre en parcourant *Le Devoir*, de la qualité de la langue.

— Je vous reconnais bien là, esthète, élitiste!

— Vous vous trompez gravement. Je ne pense qu'à l'utilité, à l'efficacité. Démonstration suit. Si le porte-parole de la police qui, hier soir, à la télé, me parlait de la chose affreuse qui s'était passée, entre huit heures quarante-deux et neuf heures trois, à l'angle des rues Saint-Anicet et Bloomsbury, si ce porte-parole donc avait lu Fromentin, il serait peut-être parvenu à me fournir des explications assez claires. Il ne faisait pas beaucoup plus de fautes de français que le chroniqueur de Radio-Canada, qui, lui, parlait de «*problématique*» avec l'air de savoir ce que le mot veut dire, «*blâmait une situation*» qui en rougissait de honte, mais sa langue était si pauvre, si désordonnée qu'il n'arrivait pas à en faire un honnête outil de description.

— Vous avez sans doute lu le dernier brûlot de Georges Dor, *Chu ben comme chu*, paru chez Lanctôt...

VOIR PAGE D 2: LANGUE



JACQUES GRENIER PHOTOGRAPHE

Tous les départs

Jacques Folch-Ribas

Au milieu de sa maison de la rue Milton, dans le ghetto McGill, qu'il habite depuis plus de 30 ans, Jacques Folch-Ribas l'architecte a construit un vaste escalier en colimaçon aux marches de merisier, qui monte jusqu'à un puits de lumière qui découvre le ciel. «Je l'ai construit pour Amélie», dit Jacques Folch-Ribas l'écrivain, qui vient de publier son plus récent roman, *Des années, des mois, des jours*, chez Stock. Amélie, dans le roman, c'est la femme de Mathieu, laquelle meurt après lui avoir fait connaître un endroit de rêve qu'ils appellent «Le Paradis». Dans la vie de Jacques Folch-Ribas, l'écrivain et l'architecte, cette femme, une Québécoise, s'appelait Camille.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Des années, des mois, des jours, c'est aussi tout le poids du passé que l'on traîne avec soi, ou que l'on tente d'exorciser à coup d'amour et de beauté. C'est le parcours d'un homme expulsé dans l'enfance de son Espagne et de sa Catalogne natales durant la guerre civile provoquée par Franco. Cet homme, qui s'appelle Mathieu Prévost mais dont le parcours ressemble beaucoup à celui de son créateur, Jacques Folch-Ribas, vivra quelque temps en France avant d'aboutir en Amérique, au bras d'une femme qui s'appelle Amélie et qu'il aime intensément.

C'est évident, Jacques Folch-Ribas est un grand amoureux. Il s'abreuve à ces amours absolues qui ne prennent fin qu'avec la mort. L'amour comme la beauté sont ici les seuls remèdes contre la souffrance du monde. Et l'amour, celui d'Amélie dans le roman, efface la douleur d'avoir perdu sa langue, son pays, ses parents, son premier amour, celui de Mada, la cousine morte prématurément. Après Amélie, le héros tentera d'aimer encore, une Béatrice cette fois, elle aussi condamnée par la maladie.

Comme son héros Mathieu, Jacques Folch-Ribas est Catalan. Dans le hall de sa maison, une inscription dans la céramique dit *Deus vos gard*, ce qui veut dire «Dieu vous garde», selon une façon de dire bonjour en catalan. Au mur, une reproduction de Picasso, et dans la bibliothèque, une anthologie de musique catalane. La langue catalane, il l'a apprise de ses parents, en même temps que l'espagnol. Il se souvient donc de cette époque où le régime franquiste interdisait que l'on parle le catalan dans les rues. Une fois ses parents évacués, c'est en France qu'il fera l'apprentissage d'une langue, la fran-

çaise cette fois. Et aujourd'hui, après une quarantaine d'années passés en Amérique, cet homme qui ne regrette pas du tout l'Europe affiche encore un léger accent de l'Hexagone.

De ses origines, Mathieu a notamment gardé l'habitude de vouvoyer sa bien-aimée. Le «usted» espagnol se transforme ainsi en un «vous» français. Ce vouvoiement, dit-il, c'est tout ce qu'il a conservé de sa langue morte. «Lorsque ma langue mourut, lentement, peu à peu, des jours des mois des années s'éloignant sur la mer d'une autre langue, lorsque ma langue fut morte, je me sentis orphelin. De l'ancien langage, une seule manière me restait: le vouvoiement», écrit-il.

Ce vouvoiement, dans ce livre construit comme des poupées gigognes, où les dialogues, au «je», au «il» et au «nous», s'emboîtent, c'est la mesure de ce qui le tient à la fois loin et près de la femme qu'il aime.

«[...] ce vous qui semblait à d'autres une distance nous apparaissait, à nous deux, une complicité délicieuse et nous rapprochait encore, tout en nous éloignant du monde des intimités rapides que nous trouvions obscènes. Le tu, même dans les livres que je devorais, je le voyais comme une tache ne signifiant rien qu'une facilité», fait dire Folch-Ribas à son personnage.

Car Mathieu, tout en étant généreux, tout en étant passionné, est pudique à sa façon, dans ce dépouillement par lequel il décrit son amour pour Amélie, dans sa façon de se contenter du Paradis, «cette grande maison bourgeoise, abandonnée depuis des années au bord de l'eau», où il fait son nid avec elle. «Je suis prudent, non, prude», dit d'ailleurs un des personnages.

Mais c'est bien à Amélie que Mathieu doit le paradis,

VOIR PAGE D 2: PARADIS

«Pour moi,
l'amour
est la seule
rédemption»

Relations

société politique religion

NUMÉRO 668
AVRIL MAI 2001

Dossier

La fatigue politique du Québec

Vous êtes invités à une table-ronde à laquelle participeront

Gilles Bourque, professeur au département de sociologie de l'UQAM

Nicole Laurin, professeure au département de sociologie de l'Université de Montréal

Wajdi Mouawad, directeur artistique du Théâtre de Quat'Sous

Michel Seymour, professeur au département de philosophie de l'Université de Montréal

Jeudi le 3 mai 2001, à 19 h 30

À L'ÉCOLE DES SCIENCES DE LA GESTION DE L'UQAM
315, RUE STE-CATHERINE EST, AMPHITHÉÂTRE RM-110 (MÉTRO BERRI-UQAM)

ENTRÉE LIBRE

LANGUE

SUITE DE LA PAGE D 1

— Titre admirable, et qui dit parfaitement, par la forme et par le contenu, l'état de profond contentement dans lequel nous plonge la possession de notre langue à nous. Il faudra plus que les efforts conjugués de monsieur Gérald Larose et de deux ou trois offices de la langue française pour traverser ce mur du son. Cela dit, ma foi, je ne serais pas aussi vétilleux que Georges Dor, dont les exemples viennent tous, si je ne me trompe, de la télévision. Je conçois qu'en parlant d'abondance, devant deux ou trois caméras, on s'enfarge parfois dans les fleurs du tapis. Je serais même disposé à faire l'éloge, un éloge mesuré, de certaines formes de joul...

— Parleriez-vous par hasard de *La Petite Vie*?

— Je ne parle pas de *La Petite Vie*. Je n'ai pas le goût de parler de *La Petite Vie*. Je refuse absolument de parler de *La Petite Vie*. J'ai autre chose à faire que parler de *La Petite Vie*. Je veux parler d'André Belleau, de ce qu'il disait le 13 novembre 1982 au congrès *Langue et société au Québec*. Je ne retiendrai d'ailleurs de son texte qu'une seule proposition, si profondément révolutionnaire par rapport aux façons que nous avons de traiter de la situation de la langue française au Québec, qu'elle est passée presque complètement inaperçue. La voici: «viser désormais non pas le français comme tel, disait André Belleau, mais à travers le français le plein exercice de la faculté humaine du langage».

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre. Gérald Larose est plus clair, surtout quand il élève la voix et se demande si «le Québec devra compter sur Haïti». Là, on comprend!

— J'oublie cette déplorable interruption. Ce que nous dit Belleau, en somme, c'est que la langue française ne doit pas être uniquement, ne doit pas être surtout un héritage, un bien collectif à préserver, mais ce qui nous permet de parler, de développer notre pensée. J'irai un peu plus loin, mais dans le même sens: une appropriation déficiente de la langue n'empêche pas seulement d'exprimer une pensée qui se serait constituée sans son aide, mais elle l'empêche même de se constituer. Entre le parler-n'importe-comment et le dire-n'importe-quoi, il existe une complicité redoutable... La langue n'est pas un phénomène isolable, un patrimoine, un vieux meuble qu'on pourrait traiter *in vitro*, sans s'inquiéter du reste. Et lorsqu'on parle de la situation de la langue française au Québec, c'est à un climat linguistique qu'il faut penser et non pas à quelques défauts particuliers, un climat à la fois culturel et social déterminé par des intellectuels, des artistes, des bonimenteurs en tous genres tout autant et plus que par les porte-parole des diverses polices...

— Vous commencez à m'inquiéter. Il me semble que les solutions possibles disparaissent dans les lointains de votre pensée. Il faut féliciter le gouvernement de ne pas vous avoir confié la rédaction du rapport des États généraux. Comment transforme-t-on un climat linguistique?

L'autre ne répondra pas à cette question trop précise. Un faible rayon de soleil, inattendu dans cette maussade journée de faux printemps, vient de s'égarer dans son coin. Il pense au roman québécois qu'il vient de lire, un roman superbement écrit, d'une écriture fine, intelligente, authentiquement française, et il se dit que la grogne, le pessimisme linguistiques participant peut-être de cela même qu'ils croient dénoncer. C'est avec un courage nouveau qu'il retourne au collège, où l'attendent quelques dizaines de travaux d'étudiants.

LIVRES

PARADIS

L'écrivain a renoncé à retourner en Europe

SUITE DE LA PAGE D 1

puisque c'est elle aussi qui justifie son établissement en Amérique. Cette Amérique et ce Québec où il a trouvé refuge, où il a trouvé la paix. Car ce roman est aussi un roman de l'exil. Un exil qui, lorsqu'il cesse d'être bercé par l'amour, redevient douloureux.

«Ce livre est entièrement une allégorie, dit Folch-Ribas en entrevue. Une allégorie de celui qui a perdu son pays, son père, sa mère, ses amours d'enfance et sa langue. C'est vraiment une allégorie de l'exil, et d'un exil qui n'est pas volontaire.»

Le personnage a donc sur la mémoire et sur l'oubli nombre de réflexions. Car il y a de la fuite dans ce roman, dans la vie de ce personnage qui s'amuse justement à réécrire une Odyssée où Ulysse ne rentrerait pas à Ithaque. Le regard sur les routes d'Amérique, sur les champs, sur le fleuve, cette impression de grands espaces est bien celle d'un homme venu d'ailleurs.

«Les exilés ont le regard fixé sur le rétroviseur. On ne peut pas conduire dans le rétroviseur. Quelqu'un vous dépasse soudain, c'est une scène d'antan, avec conducteur fou. C'est un pays, c'est une langue, c'est Mada, et c'est un soleil sur la mer. Il ne faut pas que cela recommence», écrit Folch-Ribas. Pour tant, ajoute l'écrivain, à force d'exil, on devient aussi étranger à son propre pays d'origine.

L'écrivain a renoncé à retourner en Europe. Il n'a pas pardonné à l'Espagne, dit-il, de l'avoir chassé de son enfance, de lui avoir imposé cette jeunesse peuplée de soldats qu'il décrit en la romançant dans la première partie de son ouvrage *Des années, des mois et des jours*. Dans les jours qui ont précédé cette entrevue, la mère de Folch-Ribas est morte, à l'âge de 98 ans, dans sa Catalogne natale, où elle est retournée après la guerre.

Mais de son enfance, Jacques Folch-Ribas conserve aussi son nom, un nom de famille typique-

ment catalan qu'on a du mal à prononcer ailleurs dans le monde. On prononce «Folk», et «c'est comme le folklore sans l'or», lance-t-il à la blague.

Au-delà de la noirceur du monde, de l'exil, de la guerre, le Mathieu de Folch-Ribas a respiré à pleins poumons l'art, l'amour et la beauté.

«Pour moi, l'amour est la seule rédemption», admet l'écrivain. Le militantisme l'a d'ailleurs quitté, depuis la libération de Paris, qu'il a vécue à l'âge de 17 ans. Durant son séjour en France, Jacques Folch-Ribas a pourtant collaboré au journal *Combats*, où il a rencontré Albert Camus. Aujourd'hui, à 72 ans, il enseigne la littérature au cégep Saint-Laurent, après y avoir aussi longtemps enseigné l'architecture, puisque l'une et l'autre de ces passions ont habité sa vie. Dans l'après-midi suivant notre rencontre, il devait se rendre au lancement de ce roman, son onzième. On y attendait un orchestre de quelques musiciens, qui devait jouer du Schubert.

DES ANNÉES, DES MOIS, DES JOURS

Jacques Folch-Ribas
Stock
Paris, 2001, 237 pages



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Du grand art de la parenthèse

JOHANNE JARRY

L'enfance et l'amour (trahi, la plupart du temps) prennent une grande place dans ce recueil de chroniques, le deuxième que nous livre l'écrivain portugais Antonio Lobo Antunes. *Dormir accompagné*, c'est sans doute ce à quoi rêvent plusieurs des personnages croisés dans la quarantaine de textes ici réunis. Mais la réalité sera tout autre, et la plupart d'entre eux seront confrontés à des unions difficiles, obligés de vivre seuls accompagnés.

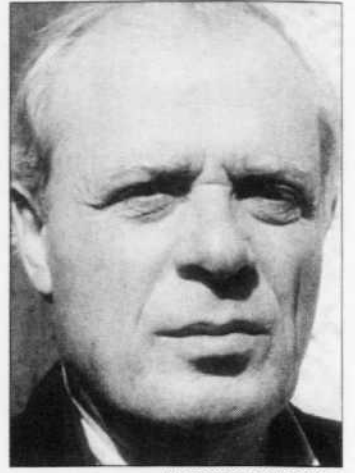
Pensons au vieux garçon qui vit avec sa mère dans un deux pièces, prisonnier d'une routine approuvée; l'arrivée d'un beau «brummel» le coupera de la compagnie rassurante de sa mère. Ou à l'orgueilleuse Maria Emilia, qui interdit à son mari de mourir le nez dans les lupins (que pensera-t-on de nous?). Ou à cette veuve que le mari trompait avec sa sœur depuis belle lurette, trahison qu'elle préférerait ignorer, car ce qu'on ne sait pas... Elle ne sera pas la seule à fermer les yeux sur ce qui se trame dans son dos; plusieurs personnages chercheront dans l'ignorance une protection contre la souffrance.

On ne sera pas étonné: l'amour est rarement heureux dans l'œuvre d'Antonio Lobo Antunes. Les belles années sont du côté de l'enfance, là où continuent d'exister ceux qu'on a aimés et dont «l'avenir» nous a privé. Condamnés à vieillir, ces personnages conservent un attachement presque féroce à leurs premiers émois, comme s'ils étaient seuls capables d'être à la hauteur de ce qu'ils espéraient vivre en grandissant. L'amour, chez la plupart d'entre eux, est rapidement usé par la réalité, comme en témoigne cette réflexion: «Je suis mariée depuis vingt-quatre ans et je ne sais pas si je l'aime ou si je m'y suis habituée.»

Pour se protéger de l'inéluctable vieillissement, d'autres adoptent un ton cynique, ironique. Il y a de cela dans le *Portrait de l'artiste en jeune homme* où on croit reconnaître l'auteur. «A mes yeux je possédais un physique incompatible avec le drame, la poésie, le conte, et je me préparais à changer de carrière pour être retraité, martyr ou otage (les trois carrières qu'on me proposait d'embrasser à défaut de talent pour les belles-lettres).»

Sans doute une boutade... Antonio Lobo Antunes a longtemps pratiqué la médecine, plus précisément la psychiatrie (dont il a beaucoup contesté les méthodes), sans jamais cesser d'être obsédé par la littérature, ce qui a donné corps à une œuvre polyphonique d'une rare intensité.

Parmi les signes qui la distinguent, cet art de la parenthèse que l'auteur ouvre sur l'à-côté du texte (où se dit souvent l'essentiel) et qu'il referme pour pour-



MATHIEU BOURGEOIS
Antonio Lobo Antunes

suivre son histoire comme si de rien n'était. En voici en bel exemple:

«Sîtôt que nous étions transférés dans la chambre mon père nous apprenait à faire du patin

(il a été champion de patinage) ma mère, qui n'a été championne de rien, nous apprenait à lire, et avec ces deux bagages nous étions parés pour la vie et envoyés à l'école de monsieur André pour obtenir un certificat en affluents de la rive gauche du Tage et en stations ferroviaires de la Beira Baixa

(la quantité d'affluents et de stations existantes est effroyable, j'en viens à souhaiter que le monde entier ressemble au désert de Gobi)

et une fois que nous étions pourvus de ces connaissances indispensables, mes parents nous lâchaient dans le monde où nous convenions aussitôt à avoir des cheveux blancs et à nous reproduire.»

Dans ces chroniques, les personnages (souvent obsessifs dans d'autres récits) foncent droit au but. Mais ce but, quel est-il? Lâché en plan derrière eux, au pays de leur enfance. Quand ils se retournent, ils se souviennent combien ils ont aimé jouer du saxophone, aller au cinéma «dans une baraque au bord de la mer» remplie de jolies filles de onze ans, lancer des confettis du haut du balcon les jours de carnaval...

Dormir accompagné est pur plaisir. Le style épouse ce qui triture les personnages. En trois pages, le lecteur visite l'intimité d'une vie. Mais il ne faudrait pas croire que cette façon de faire court coupe de l'essentiel; les thèmes qui insistent dans tous les romans de l'auteur (la solitude, l'amour trahi, l'enfance perdue) sont au rendez-vous. À lire partout, et plus particulièrement dans le métro, si vous espérez passer tout droit.

DORMIR ACCOMPAGNÉ

Antonio Lobo Antunes
Traduit du portugais
par Carlos Batista
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2001, 182 pages

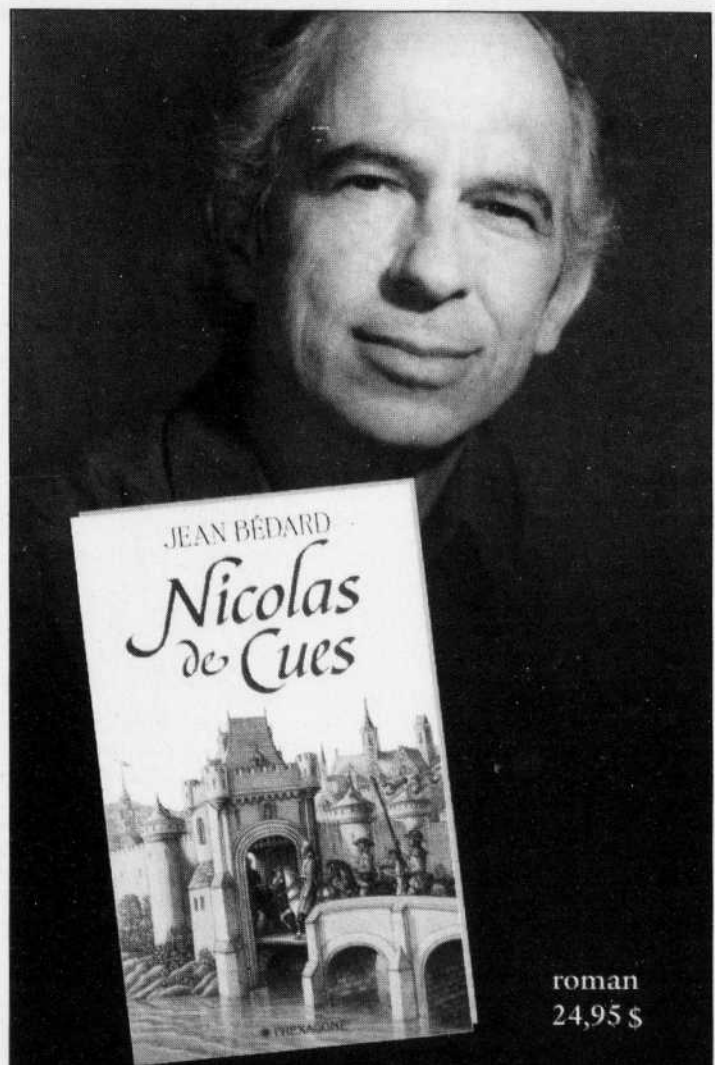
GROUPE Renaud-Bray
24 librairies — **Champigny** — **Garneau** —
ou Québec

NOS MEILLEURES VENTES
du 18 au 24 avril 2001

1	Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2	4	Marie LABERGE	Boréal
2	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1	21	Marie LABERGE	Boréal
3	B.D.	ASTERIX ET LATRAVIATA	7	Albert UDERZO	Albert René éd.
4	Sport	MICHEL BERGERON À CŒUR OUVERT	4	Mathias BRUNET	Qc. Amérique
5	Essai	NO LOGO : La tyrannie des marques	2	Noami KLEIN	Leméac
6	Polar	DEADLY DECISIONS	3	Kathy REICHS	Robert Laffont
7	Spirit	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	105	Gill HALE	Manise
8	Jeunesse	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4	22	Joanne K. ROWLING	Gallimard
9	Polar	L'ARGENT DU MONDE, T. 1 & T. 2	8	Jean-J. PELLEIER	Alire
10	Psycho.	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	15	T. D'ANSEBOURG	L'Homme
11	Roman	DOLCE AGONIA	6	Nancy HUSTON	Actes Sud
12	Psycho.	À CHACUN SA MISSION	72	J. MONBOURQUETTE	Novalis
13	Jeunesse	LE MIROIR D'AMBRE	3	Philip PULLMAN	Gallimard
14	Roman	LA MUSIQUE D'UNE VIE	11	Andrei MAKINE	Seuil
15	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI	26	Gil COURTEMANCHE	Boréal
16	B.D.	LUCKY LUKE N° 40 - L'artiste peintre	3	MORRIS & GROOT	Lucky éd.
17	Psycho.	LA SYNERGOLOGIE	49	Philippe TURCHET	L'Homme
18	Roman Qc	LÀ OÙ LA MER COMMENCE	4	Dominique DEMERS	Robert Laffont
19	B.D.	TUNIQUES BLEUES N° 44 - L'oreille de Lincoln	2	LAMBIL & CAUVIN	Dupuis
20	Humour	LES CHRÉTIENNERIES	29	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables
21	B.D.	ALBUM SPIROU N° 258	2	TOME & JANNY	Dupuis
22	Récit	ON NE PEUT PAS ÊTRE HEUREUX TOUT LE TEMPS	12	Françoise GIROUD	Fayard
23	Essai Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE	161	Serge MONGEAU	Écosociété
24	Humour	JOURNAL D'UN TI-MÉ	24	Claude MELNIER	Leméac
25	Architèc.	LA MAISON AU QUÉBEC	5	Yves LAFRAMBOISE	L'Homme
26	Roman	FORCES IRRÉSISTIBLES	8	Danielle STEEL	Pt. de la Cité
27	Sc. Sociale	LA GLOBALISATION DU MONDE	20	Jacques B. GÉLINAS	Écosociété
28	Psycho.	JE T'AIME, LA VIE	27	Catherine BENSALD	Robert Laffont
29	Horreur	CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE	4	Stephen KING	Albin Michel
30	Psycho.	LES CINQ BLESSURES QUI EMPÊCHENT D'ÊTRE SOI-MÊME	36	Line BOURBEAU	E.T.C.
31	Histoire	L'EMPIRE DESORIENTÉ	3	Catherine BERGMAN	Flammarion Qc
32	Psycho.	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	19	Johnson SPENCER	Michel Lafon
33	Jeunesse	CHANSONS DROLES, CHANSONS FOLLES (LIVRE & CD)	32	Henriette MAJOR	Fides
34	Spirit	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	30	Eckhart TOLLE	Ariane
35	Roman	VIN DE BOHÈME	2	Joanne HARRIS	Libre Expres.
36	Roman	99 FRANCS	31	F. BEIGBEDER	Grasset
37	Psycho.	DE LA CONVERSATION	85	Theodore ZELDIN	Fayard
38	Psycho.	LES VILAINS PETITS CANARDS	5	Boris CYRULNIK	Odile Jacob
39	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	153	F. DELAVIER	Vigot
40	B.D.	CALVIN ET HOBBS N°20 - Il y a des trésors partout !	7	Bill WATTERSON	Hors collection
41	Polar	AMERICAN DEATH TRIP	1	James ELLROY	Rivages
42	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE - Éd. Compact	29	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc
43	Histoire	LA MÉMOIRE DU QUÉBEC - De 1534 à nos jours	3	Jean COURNOYER	Sfanké
44	Cuisine	SUSHIS FACILES	47	COLLECTIF	Marabout
45	B.D.	GARFIELD N° 32 - Le début de la faim	4	Jim DAVIS	Dargaud

● Coup de cœur RB ■ 10^e semaine sur notre liste
N.B. : Les dictionnaires et les livres à l'étude sont exclus

Pour commander à distance :
(514) 342-2815
www.renaud-bray.com



«Un grand roman d'idées. Jean Bédard est un semeur d'espoir.»

RÉGIS TREMBLAY, *Le Soleil*

«Riche en enseignements, même pour les incroyants.»

MARIE LABRECQUE, *Voir*

«Passionnant.»

CAROLINE MONTPETIT, *Le Devoir*

«[Jean Bédard] rend enfin justice à de gigantesques figures spirituelles que l'histoire a négligées.»

LAURENT LAPLANTE, *Nuit blanche*

«Son histoire est fascinante.»

RÉGINALD MARTEL, *La Presse*

JEAN BÉDARD
L'HEXAGONE
www.edhexagone.com
La passion de la littérature

5^e ANNIVERSAIRE
"LIBRAIRIE D'OCCASION"
LE LIVRE VOYAGEUR INC.
LIVRES EN TOUTS GENRES
ACHAT-VENTE-SERVICE À DOMICILE-EVALUATION
3547 RUE SMAIL, ANGLE CÔTE-DES-NEIGES MÉTRO CÔTE-DES-NEIGES H3T 1P5
BRUNO LALONDE 514.738.0999

Yehuda Elberg
L'EMPIRE DE KALMAN L'INFIRME
Traduit du yiddish par Pierre Ancil
«Il faut espérer que ce superbe roman confère à Elberg la place qu'il mérite auprès des témoins les plus ardents et les plus émouvants de ces temps effroyables qui sont les nôtres.»
Alberto Manguel
LEMÉAC/ACTES SUD
téléphone : (514) 524-5558 / courriel : lemeac@lemeac.com

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

En famille, c'est-à-dire nulle part

BYE-BYE, BÉBÉ

Elyse Gasco
Traduit de l'anglais par Ivan Steenhout
L'Instant même
Québec, 2001, 207 pages

Dès sa parution en 1999 — chez McLelland & Stewart au Canada et chez Picador aux États-Unis —, ce premier recueil de nouvelles de la Montréalaise Elyse Gasco a connu le succès. Il a été sur la liste des best-sellers de la *New York Times Review of Books*, où la critique Margot Livesey a salué le livre, laissant entendre que, si Freud avait eu l'occasion de le lire, il aurait peut-être révisé ses propos sur le roman familial. Car pour les personnages de *Bye-bye, bébé*, on n'est pas plus certain de l'identité de la mère que de celle du père. Il faut dire que ces femmes de tous âges, Gasco les a privées de famille au départ: enfants, elles ont été abandonnées, puis adoptées.

On a écrit dans les journaux que Gasco était enceinte lorsqu'elle a écrit son livre et qu'elle-même avait été une enfant adoptée. Elle a vécu les mêmes expériences que ses personnages. On n'est pas allé jusqu'à suggérer qu'elle se racontait. Si tel est le cas, Gasco a été jusqu'ici bien malheureuse dans sa vie.

Le climat de ses nouvelles est dur, et notamment celui de la première, *Une vie bien imaginée*, où, à défaut d'origines assurées, une jeune fille adoptée essaie de se représenter, dans un cauchemar fantasmagorique, sa mère biologique pendant sa grossesse, enfermée dans un foyer de filles-mères qui tient à la fois de l'orphelinat et de l'asile de fous.

La folle du logis

L'imagination sera d'ailleurs, pour tous les personnages importants du recueil de Gasco, la folle du logis au sens le plus strict, l'ultime recours des mères et des filles, qui permet au chagrin de s'épancher, d'inventer des réponses à des interrogations lancinantes ou d'inventer des accommodements avec une réalité par ailleurs insoutenable.

Il n'empêche qu'à l'exception de la première, les six autres nouvelles du recueil présentent des situations initiales plutôt réalistes, voire banales. Dans *Tu as le corps*, une femme qui vit avec un homme tout ce qu'il y a d'ordinaire raconte sa grossesse, puis son accouchement, qui se déroulent tous deux sans incidents. Mais d'un jour à l'autre, elle se sent ébranlée dans ses certitudes de femme

normale et rangée. Les questions se bousculent dans sa tête: a-t-elle choisi le mauvais géniteur? Sa mère adoptive, qu'elle avait cru bonne, n'était-elle pas stérile par mesquinerie? Et son enfant à naître — comme si un enfant pouvait être à soi! —, sera-t-il un petit tyran? Comment l'élevera-t-elle? Finalement, se demande-t-elle, «de qui sommes-nous le corps»? La question paraît absurde, sans réponse, et c'est pourtant là que se trouve, pour elle, la clé de l'identité de chacun.

C'est peut-être le même personnage de femme qui, dans *Éléments*, s'est remis aux études. Sa fille a sept ans. Son mari est vétérinaire. Elle mène une existence active et stable. Mais les souvenirs d'enfance affluent, et elle constate qu'en réalité sa vie n'a été qu'une longue suite de pertes: d'objets personnels, de cellules de son corps, de son mari qui dissimule mal une liaison, de ses parents et de sa fille qui lui tient déjà des propos d'adulte.

Mais ce ne sont là que des dérapages momentanés de l'imaginaire, qui manifestent le désarroi de ces personnages de femmes. Une fois qu'ils sont passés, elles reviennent à se ressaisir. Dans les

nouvelles suivantes, cependant, cela ne se produira plus: l'imagination, dès lors, emportera tout sur son passage. On le pressent dès le début de *La troisième personne*, chez cette femme au curieux prénom, «She» — elle s'appelaient «Elle» dans la version originale anglaise du recueil —, qui ne sait pas très bien par où commencer à se raconter, à cause de fêlures dans sa perception des choses. Faut-il commencer par préciser qu'on l'a trouvée «à côté» d'une poubelle et non pas «dedans», «comme si la préposition était le plus important de l'histoire»? Ou par cet enfant qu'elle porte et qui a été conçu «dans un oubliieux émoi pendant lequel deux êtres étranges essayaient de se construire une mémoire»? Par le mot de sa biologique, qu'elle a reçu après dix-huit ans de silence? Une folie mystique s'insinue dans l'esprit de cette femme alors que celle de la nouvelle éponyme, elle, va sombrer dans l'abandon.

Le seul personnage d'homme en vedette se trouve dans *L'araignée de Bumba*, qui est la plus états-unienne des nouvelles du recueil. C'est un hippie attardé, gardien de zoo et «étrange animal lui-même», qui kidnappe sa fillette et entreprend avec elle une douce cavale qui va durer des années, jusqu'à ce qu'on les rattrape.

La dernière nouvelle du recueil, *Mère: une histoire qui n'est pas vraie*, met en scène un personnage jusque-là effacé, dont le rôle ne



peut être qu'ingrat: celui de la mère adoptive, de qui sa fille adolescente dit avec cynisme qu'elle «avait sauté complètement la saison de l'amour pour atterrir tout droit dans celle de la dénégation et de la dissimulation». Elle est très attachante, cette femme friande de psychologie populaire qui a décidé que toute vérité n'est pas bonne à dire, surtout celle qui concerne les origines de sa fille, et qui désire, à intensité égale, blesser sa fille et lui faire du bien, avec autant d'intensité.

Gasco sait jouer très habilement des perspectives de narration pour tracer des portraits parfois très noirs de ces femmes sans noms, enfants abandonnées ou mères incompétentes, de leur conscience qui s'égare, de leur identité fragile. Elles ne sont pas sottes — simplement dépourvues de repères intellectuels et affectifs solides. D'où leur sentiment à toutes de ne rien savoir de la vie, comme s'il leur avait toujours manqué quelque mode d'emploi pour la maternité, pour le deuil ou pour la simple expression de leur amour.

On perçoit bien, d'une nouvelle à l'autre du recueil de Gasco, des parentés entre certains des personnages, des échos entre leurs destins. Entre ces histoires, il y a bien plus qu'un thème commun — celui de la famille. En fait, ce recueil de nouvelles est si cohérent qu'on aurait pu le présenter comme un roman polyphonique.

robert.chartrand5@sympatico.ca

FANTASY

Pouvoir parallèle

MARIE CLAUDE
MIRANDETTE

C'est avec un bonheur renouvelé que le lecteur retrouvera, avec *L'Argent du monde*, le très volubile inspecteur Théberge, variation toute québécoise du détective *hard-boiled* à la Hammett-Chandler, pour la suite de cette bien étrange enquête au cœur du pouvoir parallèle et de la corruption. Ainsi que ses non moins curieux «acolytes» que sont Chamane le hacker et Hurt, l'homme aux innombrables personnalités.

Alors que le premier tome prend la forme d'une suite de questions relatives à d'horribles meurtres et de non moins odieuses magouilles financières, le second développe une série de réponses pas toujours rassurantes. L'intrigue se tisse pour l'essentiel autour d'une sorte de guerre froide à finir entre l'Institut, organisme d'enquête régi par le mystérieux F (on ne peut pas ne pas penser à *M le maudit* de Fritz Lang), et le Consortium, étrange entité dirigée par le très machiavélique Leonidas Fogg.

L'écriture évocatrice, intelligente et fluide de Jean-Jacques Pelletier fait alterner le dialogue philosophique, les réflexions cartésiennes et l'humour décapant dans un style bien ficelé, à la mécanique réglée au quart de tour. Les romans de Pelletier passionnent et inquiètent parce qu'ils posent un regard lucide, teinté d'ironie et sans complaisance sur notre époque, regard qui s'incarne le plus souvent sous la forme d'interrogations prenant à parti le lecteur, question de mieux le manipuler.

Le second volet de la tétralogie «Les Gestionnaires de l'Apocalypse» que forment les deux tomes de *L'Argent du monde* (le premier volet, *souvenons-nous*, s'intitulait *La Chair disparue* et avait valu à l'auteur de panégyriques dithyrambes) risque de vous empêcher de dormir en rond si vous êtes de ceux qui croient au complot mondial des crimes organisés et des empires financiers, autant d'entités nébu-

leuses et ultradangereuses qui manipulent les individus. Thème cheri, s'il en est, de l'auteur de *L'Homme trafiqué* et de *Blunt - Les Treize Derniers Jours*, autant de récits envoutants et chaotiques de Pelletier, récemment réédités chez le même éditeur.

On attend avec impatience les deux autres volets qui compléteront cette tétralogie (tome 3: *Le Besoin des autres*, et tome 4: *La Faim de la Terre*). On aime tellement se faire manipuler!

Du grand art

Pour sa part, le petit recueil d'Elisabeth Vonarburg, paru à la fin 2000 propose sept nouvelles, la plupart déjà parues sous une forme plus ou moins différente dans des magazines (*Solaris* et *Imagine*) ou dans des collectifs de science-fiction, et qui furent écrites entre 1979 et 2000. L'indéniable talent de Vonarburg, la profondeur de son style et l'imaginaire débordant de ses univers futuristes s'y affirment une fois encore et font passer la s. f. et la fantasy au rang de grand art littéraire. L'auteure, que l'on connaît surtout pour sa *Chronique du pays des mères* mais aussi pour ses textes critiques et théoriques ainsi que pour ses chroniques à la radio de Radio-Canada dans le cadre de feu *Demain la veille*, y présente sept petits chefs-d'œuvre empreints de cette écriture limpide, poétique et inspirée qu'on lui connaît. Le premier de ces textes est particulièrement puissant par sa force évocatrice et sa densité psychologique. Quand la s. f. se fait intelligente et prend la forme du talent, elle a pour nom Elisabeth Vonarburg.

L'ARGENT DU MONDE

Jean-Jacques Pelletier
Éditions Alire
Québec, 2001, en deux tomes
de 623 pages et 595 pages

LA MAISON
AU BORD DE LA MER
Élisabeth Vonarburg
Éditions Alire
Québec, 2000, 275 pages

Olivieri

librairie • bistro

HARCÈLEMENT
MORAL

DÉMÊLER
LE VRAI DU FAUX
Éd. Syros

Causerie avec
MARIE-FRANCE
HIRIGOYEN

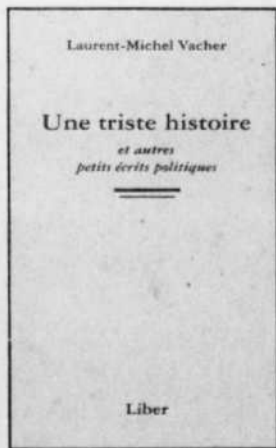
Mercredi 2 mai 19h30
Entrée : 5 \$
Réservation obligatoire :
739-3639

Si vous désirez manger au Bistro,
il est préférable de réserver

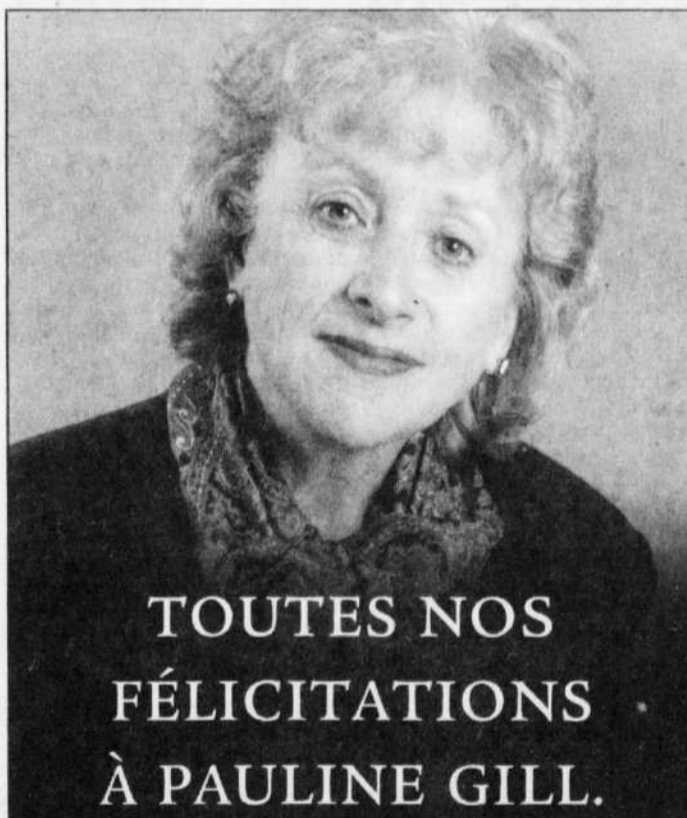
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

LIBER

Laurent-Michel Vacher
Une triste histoire
et autres petits écrits politiques



180 pages, 20 dollars

TOUTES NOS
FÉLICITATIONS
À PAULINE GILL.

Lauréate du Grand Prix du livre de la
Montérégie 2001 catégorie roman.



roman
29,95 \$



vlb éditeur
www.edvlb.com

La passion de la littérature

ERIC-EMMANUEL
SCHMITT

Des talents
de philosophe,
d'auteur dramatique
et d'écrivain.

Eric-Emmanuel Schmitt

L'Évangile
selon Pilate

roman
Albin Michel



Par l'auteur de
«Variations énigmatiques».

ALBIN MICHEL

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Un fédéralisme au bout du rouleau

LES PROPHÈTES DÉSARMÉS?

QUE FAIRE
SI UN RÉFÉRENDUM
GAGNANT
SUR LA SOUVERAINETÉ
N'ÉTAIT PAS POSSIBLE?
Claude Morin
Boréal
Montréal, 2001, 222 pages

LE DÉCLIN DU FÉDÉRALISME CANADIEN

Joseph Facal
VLB
Montréal, 2001, 80 pages

On peut reprocher beaucoup de choses à Claude Morin, mais on ne peut lui enlever ses talents de stratège et d'analyste politique. Avant tout soucieux d'efficacité (il cite Raymond Aron: «La politique est action, et toute action tend à la réussite»), l'ancien ministre laisse à d'autres les arguties. Pour lui, le Québec doit obtenir la maîtrise de son destin pour défendre et promouvoir sa spécificité française en Amérique du Nord. Morin était souverainiste



Louis Cornélius

et il le reste. Mais en attendant, que faire?

Les Prophètes désarmés? propose une analyse lucide de l'état actuel des lieux politiques. Morin y critique sévèrement la logique d'un fédéralisme centralisateur qui muselle les aspirations québécoises et il rappelle que les conceptions divergentes du fédéralisme prônées par le Québec et les autres provinces pérennisent le blocage constitutionnel.

La solution souverainiste, toutefois, tarde à se concrétiser, et bien malin celui qui pourrait dire à quelle heure seront réunies les «conditions gagnantes». Des tendances lourdes de la société québécoise (attachement à une idée du Canada, convictions souverainistes très fragiles chez plusieurs électeurs) et une propagande fédéraliste soutenue qui confond volontairement le maintien du régime actuel et la sauvegarde du pays font en sorte qu'on ne peut présumer de rien quant à la possibilité de tenir à plus ou moins court terme un référendum gagnant sur la souveraineté. Alors, quoi? On se lance tête baissée dans un baroud d'honneur? Ce serait suicidaire. On pratique l'attentisme? Le Québec s'affaiblirait à ne rien faire pendant que les croisés du fédéralisme canadien s'activent.

Aussi, au risque de déplaire à beaucoup de monde, Claude Morin pose la question: «Que devraient faire le gouvernement et le PQ si les circonstances se révélaient, en dernière analyse, non propices à la tenue d'un référendum gagnant sur la souveraineté?» Sa réponse: ils devraient au moins «rendre la dynamique du régime moins politiquement dommageable au Québec». Comment? En tenant un référendum gagnant sur une proposition de réforme constitutionnelle qui s'appuierait sur le constat suivant:

«Il existe depuis longtemps, chez les Québécois, un consensus sur la nécessité, pour le Québec, d'être maître de ses affaires en récupérant, en obtenant et en conservant les instruments et la marge de manœuvre dont il a un besoin vital pour s'acquiescer de sa mission unique.» La proposition exigerait, entre autres, la reconnaissance constitutionnelle du peuple québécois, un nouveau partage des pouvoirs, l'autonomie complète du Québec dans ses champs de compétence et en matière de langue, le droit de se représenter lui-même à l'étranger et la confirmation que le territoire québécois est intangible.

Chimères que tout cela? Claude Morin a une bonne raison de croire le contraire: «La Cour suprême a apporté au débat politique une composante de toute première importance: Ottawa et le reste du Canada ne peuvent désormais plus refuser de négocier avec le Québec des propositions qui auraient reçu un appui clairement exprimé par sa population.» Ottawa et le reste du Canada ne peuvent désormais plus refuser de négocier avec le Québec des propositions qui auraient reçu un appui clairement exprimé par sa population. Ottawa et le reste du Canada ne peuvent désormais plus refuser de négocier avec le Québec des propositions qui auraient reçu un appui clairement exprimé par sa population. Ottawa et le reste du Canada ne peuvent désormais plus refuser de négocier avec le Québec des propositions qui auraient reçu un appui clairement exprimé par sa population.

Des fédéralistes crieront sûrement à l'astuce pendant que certains souverainistes refuseront ce qu'ils percevront comme un détournement d'idéal. Y a-t-il un scandale, pourtant, à demander aux Québécois de se prononcer sur une proposition qui s'inscrit avec fidélité dans une longue tradition de revendications (autonomie provinciale de Duplessis, régime



Dans *Le Déclin du fédéralisme canadien*, un opuscule d'à peine 70 pages, Facal trace un portrait dévastateur de «la classe politique dirigeante à Ottawa», engagée dans une centralisation sauvage des pouvoirs afin de répondre aux défis de la mondialisation et de contrer l'autonomisme québécois. Radicale, sa thèse cherche à montrer que les soi-disant fédéralistes canadiens trahissent eux-mêmes leurs propres prétentions: «[...] Ottawa tue le fédéralisme sous prétexte de sauver le Canada.»

Le reste du Canada s'en satisfait, mais le Québec rechigne avec raison à cette tendance qui le dépouille de son autonomie. Réduction des transferts financiers aux provinces, détournement de la caisse de l'assurance-emploi, accumulation de surplus sur le dos des provinces, signature d'une entente sur l'union sociale qui méprise le partage constitutionnel des compétences, loi C-20 qui «travestit grossièrement l'avis de la Cour suprême» dans le but de mettre le Québec au pas, appui aux provocations partionnistes, cadenas diplomatique posé sur l'action internationale du Québec depuis 1995, voilà le triste bilan d'un régime qui ne correspond plus du tout à l'image du Canada à laquelle plusieurs Québécois demeurent attachés.

Aussi, s'il veut tirer s'en sortir, en tant que nation, dans le nouveau contexte qui se met en place, le Québec, conclut Facal, doit opter pour la souveraineté et se doter d'un relais national bien à lui.

Emanant d'un ténor péquiste, la thèse, valable mais un peu courte, n'a rien pour surprendre. Efficace quand il s'agit de montrer les dangers qui guettent un Québec baïonné par un Canada centralisateur à l'heure de la mondialisation, elle se fait toutefois trop discrète au moment d'évaluer le potentiel de résistance d'un Québec souverain à une intégration débridée des économies continentales.
louiscornelius@parroinfo.net

CRELIQ

CENTRE DE RECHERCHE
EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

BOURSE POSTDOCTORALE DU CRELIQ

Le conseil de direction du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval annonce l'ouverture du concours pour l'obtention d'une bourse destinée à celles et à ceux qui ont terminé leurs études de 3^e cycle en littérature. Cette bourse sera offerte à une personne répondant aux exigences suivantes:

Exigences

- Avoir terminé des études de 3^e cycle dans une université autre que l'Université Laval;
- avoir procédé au dépôt pour soutenance de sa thèse de doctorat;
- s'engager à participer activement aux activités scientifiques d'un des trois axes de recherche du CRELIQ: histoire littéraire, culture médiatique et dynamique des genres.

Présentation du dossier

- La candidate ou le candidat remplira un formulaire de demande de bourse en utilisant le formulaire PDF qui se trouve sur le site web du CRELIQ à l'adresse suivante: <http://www.crelq.ulaval.ca/> à la rubrique recherche, section formulaire de demande de bourse;
- elle ou il joindra à sa demande une lettre de recommandation (partie C du formulaire), une lettre d'un des chercheurs du CRELIQ qui accepte de superviser le stage (partie B du formulaire) ainsi qu'un article publié dans une revue avec comité de lecture ou un chapitre de sa thèse.

Le montant accordé est de 20 000 \$.

La personne sélectionnée obtiendra également une charge de cours rémunérée selon les tarifs en vigueur au Département des littératures de l'Université Laval.

La bourse est offerte pour une durée de 12 mois à compter du 1^{er} septembre 2001.

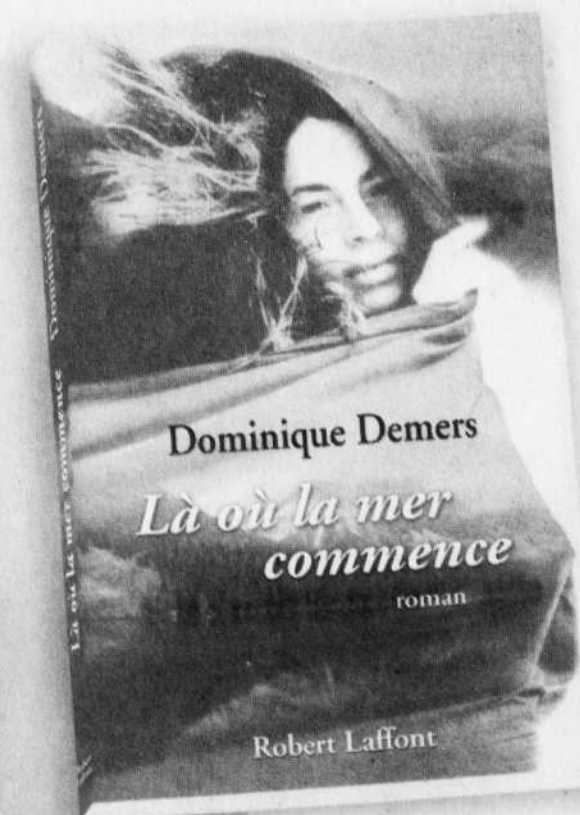
Date limite pour le dépôt des demandes: 18 juin 2001.

Les dossiers devront être envoyés ou déposés au CRELIQ à l'adresse suivante: Local 7191, Pav. Charles-De Koninck, Faculté des lettres, Université Laval, Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4.

Le jury sera composé des membres du comité exécutif du CRELIQ. Il rendra sa décision le 26 juin 2001.

Denis Saint-Jacques
Directeur

Et si la Belle et la Bête
avaient vécu au Québec
au XIX^e siècle...



Le nouveau livre de
Dominique Demers

Dans la lignée de
Marie-Tempête,

Un roman qui va
droit au cœur

Robert Laffont

L'enfant terrible des contemplatifs

DAVID CANTIN

On projette trop souvent une image un peu confuse de Thomas Merton. Ses détracteurs le décrivent comme une sorte de «saint postmoderne», indomptable, qui ne cessera d'afficher une grande résistance face au conformisme religieux générateur d'inertie spirituelle. Il serait d'ailleurs étonnant que cette figure complexe et attachante du XX^e siècle soit un jour canonisée. Toutefois, son art, sa spiritualité, sa poésie, de même que sa pensée dépassent de beaucoup le portrait anecdotique que l'on dresse habituellement de l'intellectuel et trappeur de l'abbaye Notre-Dame-de-Gethsémani. C'est ce qu'on découvre en parcourant l'étude minutieuse de Michael W. Higgins qui vient d'être traduite chez Bellarmin. *Thomas Merton. La voie spirituelle d'un hérétique* amorce un trajet hors du commun où l'on ose traverser les apparences.

Plutôt que de suivre les traces biographiques habituelles, Higgins préfère explorer les liens qui unissent l'œuvre de Merton

à celle du génie visionnaire anglais qu'était William Blake. L'auteur s'intéresse, en quelque sorte, à la «géographie spirituelle» que l'on distingue entre ces deux poètes qui partagent un même sang hérétique. Il sera donc question de substance et non d'anecdotes sensationnelles. Dès le premier chapitre, on s'aperçoit que la vie mouvementée de Merton ne gêne aucunement l'essayiste. Bien sûr, on mentionne les grandes lignes ainsi que cette mort survenue en 1968 dans des circonstances quelque peu bizarres. Après une conférence à Bangkok, Merton retourne à sa chambre et reçoit une décharge électrique de 220 volts de courant continu d'un ventilateur de parquet défectueux. Une mort zen, un suicide programmé inconsciemment? Un acte politique, quelque complot assassin?

Plutôt que de suivre ce filon, Higgins montre que Merton cherchera à privilégier au fil de sa quête la fusion des arts de l'imagination grâce à une ouverture des sens trop longtemps asservis à un regard étroit. Il s'ins-

pire donc des quatre éléments essentiels de la mythologie blakéenne (la vision quadruple) pour décrire le tempérament spirituel de celui qui connaîtra un succès fulgurant lors de la parution de *La Nuit privée d'étoiles* en 1948: Urizen (la Raison), Urthona (la Sagesse), Luvah (l'Émotion) et Tharmas (l'Instinct). Une énergie jaillit de la réunion de ces contraires qui fondent une réelle synthèse à l'intérieur même de l'individu.

Higgins observe aussi que Blake et Merton s'engageront dans des tâches semblables et qu'ils resteront généralement incompris de leurs contemporains. En somme, on a droit à une description assez juste du parfait rebelle. Par ailleurs, on commente de longs passages de l'œuvre qui célèbre une unité métaphysique et psychologique respectueuse de l'homme dans sa totalité. Michael W. Higgins demeure lui-même conscient d'une «industrie Merton», tout comme ces nombreuses polémiques qu'incitait ce moine habité par une rage de vivre qui cherchera jusqu'à la toute fin de sa vie l'intégration fi-

nale au Verbe. Beaucoup plus qu'une introduction habile, *Thomas Merton. La voie spirituelle d'un hérétique* interroge une œuvre radicale où l'ironie oppressante et la colère apocalyptique se trouvent à la croisée d'un parcours englobant.

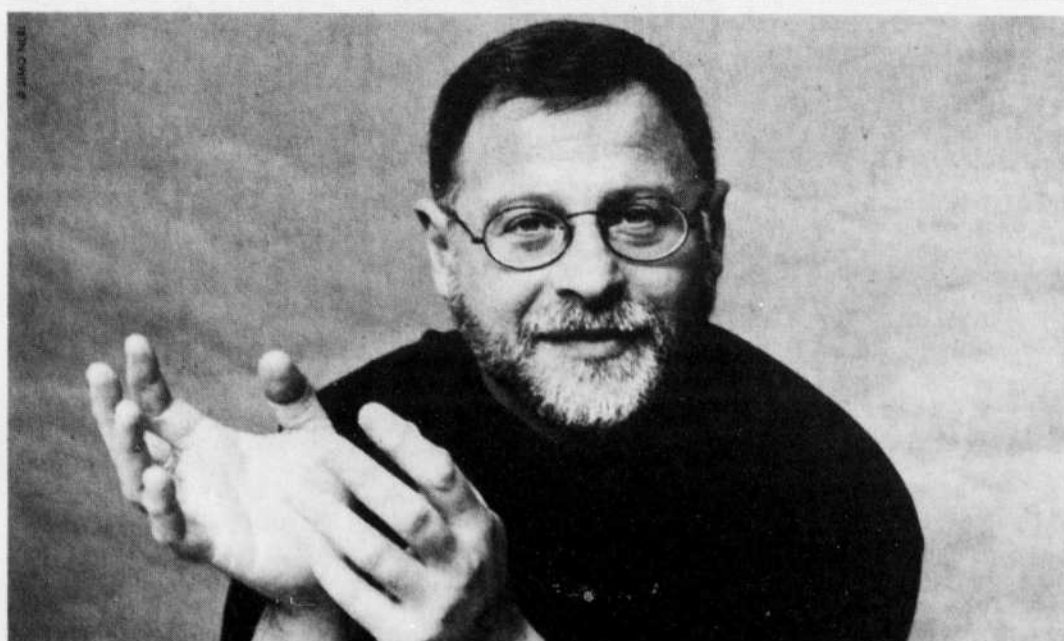
THOMAS MERTON.
LA VOIE SPIRITUELLE
D'UN HÉRÉTIQUE
Michael W. Higgins
Traduit de l'anglais
par Geneviève Roquet
Bellarmin
Montréal, 2001, 252 pages

À L'ESSENTIEL

Sérénité

SAGESSE ZEN
Timothy Freke
Traduit et adapté de l'anglais
par Sylviane Charlet
Solar
Paris, 2000, 30 pages

De présentation soignée, en rouge et noir, ce «coffret divinatoire» (ainsi nommé par les éditeurs) contient un petit livre à couverture cartonnée et le jeu de cartes Koan Zen, «un nouveau moyen d'accéder à la connaissance de la vie et à la mystérieuse sagesse du bouddhisme zen». Les koans, explique-t-on, sont «comme des fenêtres à travers lesquelles on peut apercevoir les vérités du bouddhisme». Sur chaque koan, on trouve des pensées à méditer. Ainsi, sur le koan (ou carte) n° 3, il est dit que «la vague et la mer ne sont qu'un». On peut méditer seul sur ce précepte zen mais on trouve dans le livre le texte correspondant à la carte et des pensées de nature à pousser plus loin sa méditation. L'auteur définit le tout comme une nouvelle approche de la sérénité.
Renée Rowan



Alberto Manguel LE LIVRE D'IMAGES

Traduit de l'anglais par Christine Le Boeuf

«Des traits brossés sur une toile ou du papier surgit une histoire, qui elle-même témoigne d'une époque, d'une partie de l'humanité.»

Caroline Montpetit, Le Devoir

ACTES SUD/LEMÉAC

téléphone: (514) 524-5558 / courriel: lemeac@lemeac.com

À 50%
Plus de
50 000 titres
sur tous les sujets

CARON
LIBRAIRE

1246, rue Saint-Denis

LIVRES

LE FEUILLETON

Sarajevo, ville des départs

La question identitaire et les relations interculturelles dans l'ancienne Yougoslavie, et en particulier à Sarajevo, intéressent depuis longtemps l'homme aux multiples têtes qu'est Dzevad Karahasan — puisqu'il partage son temps entre le journalisme, l'enseignement de l'art dramatique, la critique littéraire, l'essai (*Un déménagement*, paru chez Calmann-Lévy, a obtenu le prix européen de l'essai en 1994), qu'il est par ailleurs écrivain de théâtre et romancier. Cette diversité de talents ne peut être le seul fruit d'une énergie qui chercherait à se dépenser, il lui faut une cause.



Jean-Pierre Denis

Homme de paix et d'ouverture, lui qui est né en 1953 à Duvno, en Bosnie-Herzégovine, dans une famille musulmane, qui s'est exilé en Autriche en 1994 avec sa femme Dragana Tomasevic (aussi écrivain), n'a jamais oublié la leçon de Sarajevo, non plus que les conséquences de la destruction de la bibliothèque de cette ville par les Serbes dans les premiers mois de son siège. Tous les deux, ville et bibliothèque, témoignaient de la possibilité d'un Etat pluriel, multiethnique, de l'existence d'une « culture à quatre voix dans laquelle l'existence de l'autre est la confirmation de la mienne et vice versa » (Dzevad Karahasan: *Discours de la méthode bosniaque*, in *Vukovar-Sarajevo*).

Elles témoignaient aussi du fait que la tolérance n'y reposait pas sur l'indifférence, ce sentiment si commun dans nos villes métissées, mais bien sur l'intégration commune de la différence. Pour reprendre les paroles qu'adresse Faruk à la femme qu'il aime, mais qu'il doit pourtant quitter car Sarajevo est la ville des départs, « un bon Bosniaque aime tendrement ses voisins de toutes les confessions [...] ce qui l'oblige à se soucier de la manière dont il saluera un tel, exprimera sa compassion à tel autre, congratulera un troisième. Il lui faut tenir compte de toutes les fêtes, savoir quand et comment on les célèbre, quels sont les vœux que l'on formule à leur occasion. Pour vivre en bonne intelligence avec son entourage, un Sarajévien doit posséder sur les diverses religions et cultures des connaissances qui en font presque un anthropologue ou un ethnologue amateur » (*L'Âge de sable*).

Un récit à tiroirs

Comme la ville qu'il représente, le roman que nous offre Dzevad Karahasan n'est pas simple. Roman à tiroirs, nous nous trouvons au début à Sarajevo, avant et après l'encerclement de la ville par les Serbes. Azra, une jeune femme divorcée, rêve depuis longtemps de partir à Venise, tout en ayant le sentiment qu'elle ne pourra sans doute jamais réaliser son souhait. Faruk, lui, est un être compliqué, un idéaliste torturé qu'Azra a rencontré une nuit qu'il hurlait à la lune. Ils se sont reconnus, se sont aimés et, depuis, partagent leur histoire.

S'il fallait qualifier Faruk, on pourrait dire de lui qu'il ne vit pas parmi les hommes mais bien dans ses pensées et une sorte de désespoir blanc, glacé. Privé de son père très jeune, puis de son grand frère, enfin d'une autre figure paternelle en la personne d'un vieil homme avec qui il s'est lié d'amitié, il voit le monde comme un champ de forces et de formes où il lui est impossible de trouver sa place et son sens, où il lui est aussi impossible d'éprouver des sentiments vrais, de sentir sa propre réalité et celle des autres. Comme Azra, lui aussi voudrait bien partir, mais comment partir quand on n'est d'aucun lieu? Pour reprendre la formulation d'Azra: « Pour renoncer à un lieu, il faut lui appartenir. On ne peut quitter que l'endroit où l'on est. Toi, tu es un étranger sur terre, comme ton farnak » (être bâtarde, à la fois dépouille périssable et incarnation divine, n'appartenant tout à fait ni à ce monde ni à l'au-delà).

Un jour pourtant, par amour pour Azra, Faruk part. Quelques mois après leur rupture, Azra retourne à l'appartement où vivait Faruk et y découvre un ma-

nuscrit laissé à son intention. Il s'agit d'un roman, à la fois initiatique et policier, qui se déroule au XVI^e siècle à Istanbul et à l'intérieur duquel on trouve un autre récit qui se passe à Sumer... Voilà pour le récit à tiroirs où l'on reconnaît toute la puissance du conteur qu'est Karahasan. Car qu'y a-t-il de commun entre ces trois récits? En apparence, rien. Le premier confine au récit existentiel, le second à une enquête à la fois spirituelle et policière, le troisième à un conte merveilleux qui se rapproche des Mille et une nuits. Pourtant, tous sont traversés par une quête identitaire ou l'érotisme (et l'incarnation) tient une part essentielle. « Seul l'érotisme m'apporte des connaissances sur moi-même au travers de ma propre personne, en éveillant en moi le désir de me donner à l'autre alors que toutes les autres connaissances humaines me tirent hors de ma personne et m'occultent à moi-même sous le prétexte de me découvrir le monde », dit Faruk à Azra. De même le djinn qui porte le nom de Bell dans le dernier récit cherche-t-il à s'incarner parmi les hommes en prenant femme car, croit-il, s'il s'efforce suffisamment longtemps d'imiter en tout les humains, il finira bien par prendre corps et ressentir quelque chose. En quoi il est comme le Faruk du début.

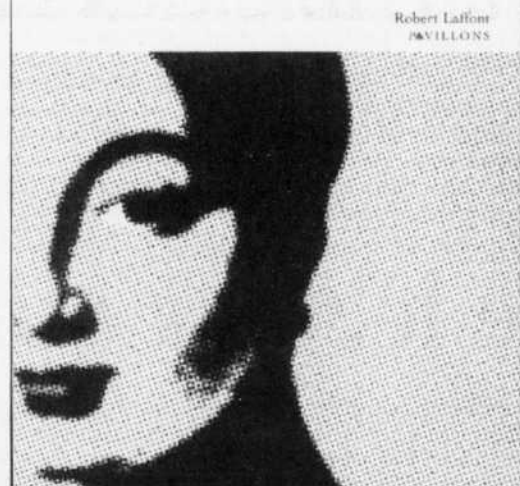
Un désir d'incarnation

Ce n'est pas un mince défi que s'est donné Karahasan, de joindre l'Occident à l'Orient, l'ancien au moderne, le réel à l'imaginaire, et de ne jamais perdre l'attention de son lecteur. J'ai trouvé pour ma part ce roman admirable et d'une grande lucidité, dans sa quête spirituelle aussi bien que dans ses dérives érotico-imaginaires. De toute évidence, il rejoint des préoccupations modernes (je pense aux *Ailes du désir* de Wim Wenders) et y apporte, si je puis dire, une chair littéraire d'une grande originalité. Faut-il le rappeler, le corps, s'il est objet de désir, est avant tout un objet qui tombe sous le sens des mots. Il est pris dans un réseau de significations qui elles-mêmes tiennent à l'armature symbolique qui leur donne corps. Ajoutons encore que ce roman a l'immense mérite de susciter en nous le désir de le relire... ce qui, en ces temps de disette de temps, vaut la peine d'être souligné.

dnesjpa@videotron.ca

L'ÂGE DE SABLE

Dzevad Karahasan
Traduit du bosniaque par Mireille Robin
Ed. Robert Laffont, coll. « Pavillons »
Paris, 2000, 303 pages

Dzevad Karahasan
L'âge de sable

Robert Laffont PAVILLONS

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un journal métaphysique
Chaque page de ce journal de Marcelin Pleynet raconte l'aventure vivifiante d'un esprit éclairé

ANDRÉ ROY

Sous-titré « romans », *Les Voyageurs de l'an 2000*, le 33^e livre de Marcelin Pleynet, est un journal que l'auteur, secrétaire de rédaction de la revue *L'Infini*, a tenu durant l'année 1998. Le sous-titre n'est pas fallacieux mais indique plutôt une voie à suivre quant au genre pratiqué. La vie est un roman, chaque jour l'est aussi, et il y a mille et une manières de vivre ce roman: dans la littérature, dans la peinture, dans la musique. Le journal est un voyage dans l'écriture, dans la poursuite du travail de l'écrivain. Les lecteurs de Pleynet, qu'on n'imagine pas si nombreux que ça, hélas!, ne seront pas déçus par la forme de ce journal où la pensée dégage la vérité de l'événement. Mais l'événement n'est pas ici confondu avec l'actualité (qui, d'ailleurs, n'est pas minimisée par l'auteur), il est avènement qu'il faut vivre dans la passion de comprendre le monde. « Qu'est-ce qui nous arrive? », ne cesse de se demander le diariste.

On sera ravi par le travail de réflexion que Pleynet mène au jour le jour. Foin ici de confidences. Absence complète de toute évocation à la vie privée. Pas de version de l'intimité, sans intérêt aux yeux de l'écrivain et qui ne relève pour lui que du lieu commun. « Lorsque je vis ce que l'on aimerait me faire raconter, je n'ai d'autre désir que de le vivre. Et lorsque je l'ai vécu, traverse, je crois l'avoir suffisamment vécu pour n'avoir pas besoin d'entrer dans les détails. Ce vécu [...] se diffuse sur ce que je vis et pense par ailleurs, sur ce que je peux en vivre, en rêvant et en lisant, en écoutant de la musique, dans la contemplation d'un paysage, d'un tableau. » Le journal est un monologue à plusieurs voix qu'autorisent les lectures, les expériences musicales ou visuelles.

Un livre lu, une exposition visitée, un film vu s'imposent comme éléments autobiographiques, commandés par l'actualité éditoriale, l'enseignement, les émissions à France Culture (auxquelles participe l'auteur), et produisent chaque fois un petit essai sur un sujet. Ainsi, pour l'émission *Panorama* de France Culture, où on lui a demandé de rendre compte du tome VIII de la *Correspondance générale* de Roger Martin du Gard, Marcelin Pleynet s'engage à lire l'ensemble des volumes de cette correspondance et les trois volumineux tomes du *Journal* de l'écrivain. Et que découvre-t-il? Qu'en 1936, un an avant de recevoir le prix Nobel de littérature, Martin du Gard est ému par les discours d'Hitler et trouve sincères ses rodromontades. Que les citoyens romains sous l'Italie fasciste ne souffrent pas, qu'ils vivent dans une ambiance paisible, dans une sorte de bien-être moral qui les rend heureux. Qu'en 1937, il trouve parfait le pavillon allemand à l'Exposition universelle

de Paris. Qu'en 1941, il accepte l'autorité de Vichy, trouvant Pétain de bonne foi. Pleynet voit dans ces milliers de pages un « témoignage du désarroi et des misères d'une pensée qui ne veut rien savoir de ce qui l'empêche, [...] l'asservit ».

C'est toujours ainsi au fil des pages: pénétrant, d'une forte acuité. Pour trouver l'esprit de Mai 68, faites comme Pleynet, lisez Guy Debord, et vous constaterez que dans « le monde réellement renversé le vrai est un moment du faux ». Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que « la mauvaise littérature est d'une incontestable efficacité » et que « les mauvais romans n'ont du succès qu'auprès de ceux dont la vie est un mauvais roman ». L'actualité, mauvais feuilleton, « participe du faux », elle aussi. Le feuilleton du *Monde* sur Mai 68, rédigé par Patrick Rambaud, est pour l'auteur un exemple évident de ce vrai devenu faux 30 ans plus tard.

La société du spectacle, théorisée par Guy Debord, fonctionne à plein régime. Elle a ses effets sur les intellectuels qui non seulement sont de plus en plus priés d'en faire partie mais désirent s'y intégrer. Pleynet pointe ferocelement ce désir en lisant un article du philosophe Alain Finkielkraut publié dans *Le Monde* (un quotidien qu'il lit assidûment) à l'occasion de la victoire de la France au Mondial du football.

On ne finirait pas de citer les pages de ces *Voyageurs de l'an 2000* où, par le détour d'une lecture d'Holderlin, de Pindare, de Casanova, de Baudelaire, de Rimbaud, de Lautréamont, de Stendhal ou de Heidegger (très souvent appelé à la rescousse), les choses sont si intelligemment et clairement remises à leur place. Une preuve encore: l'œuvre de Stéphane Mallarmé est un « des plus grands et somptueux monuments nihilistes » du français, et faut-il alors « s'étonner si, après Mallarmé, ce qui relève du genre poétique n'est plus que le dérisoire et misérable refuge d'une microsociété [celle des poètes] toujours politiquement correcte, [...] qu'elle se déclare de droite ou de gauche? »

Oui, dans quelle histoire vivons-nous, dans quel livre, dans quel tableau? Chaque page de ce journal raconte l'aventure vivifiante d'un esprit éclairé. On y lit le roman métaphysique d'un écrivain à la pensée radicale, armée contre toute dérive et tout asservissement. *Les Voyageurs de l'an 2000* sont traversés, lumière, vision, proximité, passion, volupté de la distance. Un livre de résistance.

LES VOYAGEURS DE L'AN 2000

Marcelin Pleynet
Gallimard, collection « L'Infini »
Paris, 2000, 268 pages

LOUISE SIMARD

« En plus du souffle de la romancière, on retiendra une qualité d'écriture qui la place dans le peloton de tête des écrivains québécois »

LE COURRIER

Le destin du peuple des Mesquakies a inspiré à l'auteur de *La Route de Parramatta* une fresque historique qui ressuscite la terrible campagne d'extermination menée contre ce peuple au XVIII^e siècle.

Thana: un roman aussi séduisant que bouleversant

GRAND PRIX LITTÉRAIRE ARCHAMBAULT

Libre Expression

Nancy Huston
DOLCE AGONIA

« [...] on sait qu'on entre dans le mystère d'un grand roman, vaste comme la vie, inexorable comme le temps, implacable comme la destinée humaine, fidèle comme l'amitié complice entre de vieux amis, dur et rare comme l'amour. »

Monique Roy, *Châtelineau*

« Nancy Huston au sommet de sa curiosité envers l'humain, la mémoire, la mort. Un roman déroutant et rare! »

René Homier-Roy, *SRC*

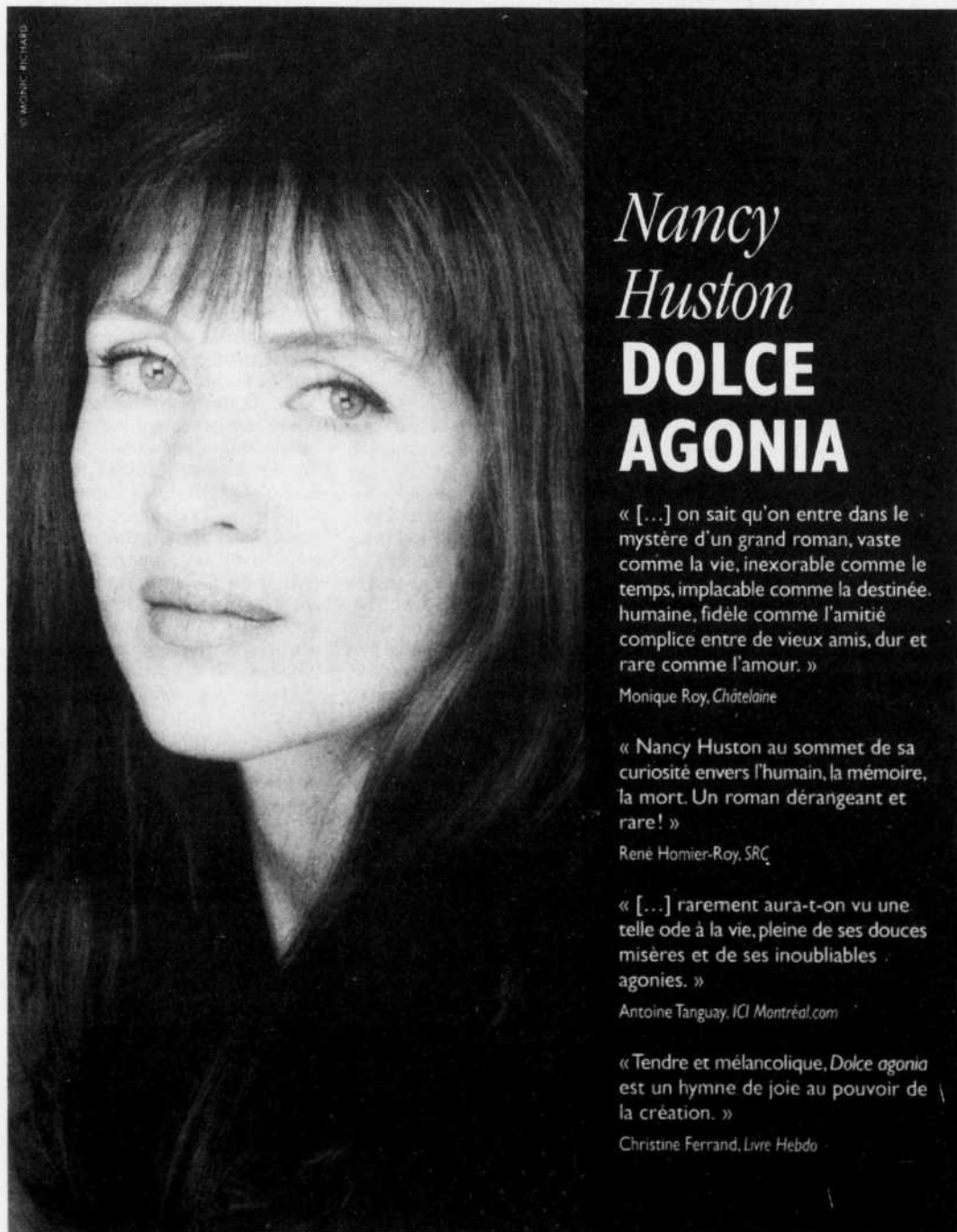
« [...] rarement aura-t-on vu une telle ode à la vie, pleine de ses douces misères et de ses inoubliables agonies. »

Antoine Tanguay, *ICI Montréal.com*

« Tendre et mélancolique, *Dolce agonia* est un hymne de joie au pouvoir de la création. »

Christine Ferrand, *Libre Hebdo*

ACTES SUD/LEMÉAC
téléphone: (514) 524-5558 / courriel: lemeac@lemeac.com



LIVRES

ROMAN FRANÇAIS

Le retour d'une obsession

GUYLAINE MASSOUTRE

Annie Ernaux occupe un secteur encombré de la littérature française: elle a pris le parti de raconter ses expériences amoureuses. «Ce qui est périlleux, c'est qu'à partir d'un certain âge, at-elle expliqué au public venu la rencontrer, dans le cadre du festival Métropolis Bleu, on peut vivre les relations amoureuses dans la lucidité. La lucidité permet de vivre les choses plusieurs fois, de les revoir en prenant de la distance.» C'est pourquoi on peut lire *Passion simple*, un bref récit de sa liaison avec un diplomate russe à Paris, publié il y a dix ans, et *Se perdre*, extraits, plus volumineux, des cahiers d'un journal qu'elle n'avait pas regardé depuis cinq ans. *Passion* racontée à chaud, dans la brûlure de la séparation; passion retrouvée à froid, dans la contemplation rétrospective des bilans.

Deux fois, c'est la même histoire, qui se situe en 1989, l'année du bicentenaire de la Révolution française et celle de la chute du mur de Berlin. Deux fois, les mêmes protagonistes: l'amant russe et la maîtresse française, le séducteur et l'amoureuse. Un seul sujet: être libre, sauf du choix d'être maltraité, sauf des sentiments. Un seul but: mettre à nu les liens du désir, la terreur de la passion.

L'aliénation de désirer

Dans les deux livres, l'écriture est un projet, dont raconter et témoigner n'offrent qu'une satisfaction transitoire.

Dans *Passion simple*, elle écrit: «Il m'a semblé que l'écriture devait tendre à cela, cette impression que provoque la scène de l'acte sexuel, cette angoisse et cette stupeur, une suspension du jugement moral.» Dans *Se perdre*, la fascination semble toujours la même: «Je me suis aperçue qu'il y avait dans ces pages une "vérité" autre que celle contenue dans *Passion simple*. Quelque chose de noir et de cru, sans salut, quelque chose de l'oblation. J'ai pensé que cela aussi devait être porté au jour.»

Ce veut donc tant donner Annie Ernaux? «Je n'écris pas pour choquer. Ce qui est écrit est un sentiment vieux de dix ans, quelque chose qui est complètement hors de moi, at-elle expliqué. Je ne pense pas à ce que le lecteur va se dire en lisant. J'ai pris beaucoup de temps avant d'écrire ce livre.» C'est précisément ce recul temporel qui anime l'écriture. Il lui insufflé la force d'accepter les sentiments, la sexualité et, finalement, sa vie. En même temps, il la dispose à «partager avec tout le monde».

Il en résulte une écriture fine, mais assez froide, de ce qui a, dans le moment, été vécu dans l'explosion et l'expérience de ce qu'elle appelle «une figure de l'absolu, de ce qui suscite la terreur sans nom». Cette figure avait alors le visage éphémère, le corps vite repus, les goûts incontrôlables de l'amant. Aujourd'hui, le livre dégage la maîtrise de l'aventure dominée. Ernaux exploite le souvenir réconcilié, mais toujours marqué d'étrange, de ce que

Pascal Quignard a décrit de l'éros archaïque, aussi fascinant que les secousses du volcan; on pense à son essai sur l'érotisme romain, intitulé *Le Sexe et l'Éfroi* (Gallimard, 1994; Folio, 1996).

Il y a une tradition d'écriture, toute française, de l'impudeur des mœurs libres. Les libertins du XVIII^e siècle n'ont rien omis des actes qui arrachent ses cris et ses douleurs à la jouissance. Une de leurs forces fut précisément de libérer les mœurs du puritanisme qui cautionnait, sous le couvert de sa morale, une absence de justice là où les lois morales n'entraient pas.

C'est une exigence similaire, ancrée dans la véracité, qui anime Ernaux. Elle la nomme, à la fin de son livre, «ce besoin d'écrire quelque chose de dangereux pour moi, comme une porte de cave qui s'ouvre, où il faut entrer coûte que coûte».

Misère d'une époque

On l'aura saisi, l'audace va de pair avec un certain courage. Disons que le succès qui la porte confirme sa volonté d'un livre historique, d'une œuvre qui «fixe», écrit-elle, le désir sans cesse fuyant. Dominique Rolin, dans son *Journal amoureux*, et Philippe Sollers, dans *Passion fixe*, tous objets de Gallimard, ont réalisé à quatre mains une entreprise similaire. Comblent le vide de soi et transposent la brutalité des faits en une sorte d'alléluia, tel est le vertige que l'écriture porte à égalité avec la passion charnelle.

Annie Ernaux revendique sa liberté de langage, au même titre que son statut de mère. Dévoiler sa vie sexuelle ne dérange ni sa vie publique ni ses relations avec ses fils: «Je comprends mieux ce qui m'agaçait chez ma mère, un côté romanesque. Je veux me connaître moi, ce qui ne veut pas dire être immobile. Je cherche à dévoiler la part d'un moi constitué, qui n'empêche pas que mes relations avec mon entourage puissent changer», at-elle expliqué à une audience sous le charme.

La limite de cette écriture git sans doute dans son refus du roman, genre privé de l'assise de réalité qui la ramène sans cesse à elle. La quête de soi débouche sur une déperdition de l'altérité, sur l'impossibilité de la rencontre, qui rejoint un malaise social largement répandu: «Écrire, c'est aboutir à quelque chose qui va passer vers les autres», dit-elle encore, reconnaissante à son talent, à défaut de l'amour, de l'avoir sortie de cette «nappe de souffrance égocentrique» qui couvre les pages de tout journal intime. Le mal est tenace, sournoise maladie de l'époque. Il se signale amplement dans toutes les positions de soumission qu'elle décrit.

Ernaux en fait une affaire de style. Impossible de ne pas voir, dans sa posture sincère d'esthète, la tension activité/soumission qui se déplace, en demeurant le fond invariant de ce qu'elle pense être «la libération».

SE PERDRE

Annie Ernaux
NRF Gallimard
Paris, 2001, 294 pages

Contrairement à ce qu'on pense, il n'y aurait pas de langues plus amies que le français et l'anglais. Après un millénaire de concubinage, elles n'auraient pas fini de s'enrichir l'une l'autre. En doutez-vous? Le dernier livre d'Henriette Walter va faire rugir tous les frileux de la francophonie.

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

«Big panini.» Les mots s'affichent en gros caractères dans la vitrine des deux cafés qui jouxtent l'église Saint-Augustin, près des grands boulevards. Henriette Walter, qui habite à deux pas de là, ne manque jamais de s'arrêter quelques instants devant ce bel exemple de brassage linguistique.

Un cas en or pour cette linguiste un peu excentrique qui a déclaré la guerre à tous ceux qui rêvent d'une «langue pure». Si vous passez par son immense appartement de la rive droite, elle vous expliquera longuement comment le mot *panini*, pluriel de *panino* (petit pain), en est venu à désigner ces sandwichs chauds que le français ne savait pas nommer. Quant au *big*, eh bien, dit-elle, il ne s'agit peut-être que d'un effet de mode qui sera disparu dans quelques années.

Pas question pour cette amoureuxse des langues de monter sur ses ergots dès qu'elle voit un *big*, un *best* ou un *much*. Henriette Walter n'en démont pas. Elle est convaincue que les francophones doivent cesser d'avoir peur du «grand méchant loup».

Même que, contrairement au préjugé populaire, elle est convaincue que l'anglais et le français ne vivent pas une amoureuse ou une simple aventure mais une véritable histoire d'amour depuis près d'un millénaire. C'est du moins la thèse qu'elle défend dans son dernier livre, *Honni soit qui mal y pense* (Robert Laffont).

«Aucunes autres langues n'ont eu des rapports aussi suivis», dit-elle. Elle en veut pour preuve que deux mots anglais sur trois viennent carrément du français. Deux sur trois! À l'inverse, on ne recense que 5 ou 6 % de mots français qui viennent de l'anglais.

Alors, pour l'assimilation et l'enrichissement linguistiques, on repassera!

700 ans d'assimilation... française

Pour mettre de l'ordre dans les préjugés, rien de tel qu'un petit tour d'histoire.

«Les rapports entre l'anglais et le français ont commencé au XI^e siècle,

dit Henriette Walter. Peut-être même avant, puisque ce sont les mêmes populations celtes et romaines qui ont occupé les territoires de part et d'autre de la Manche. Évidemment, les influences ont été très différentes. Le latin ne s'est pas imposé aux populations de l'Angleterre comme en France avec la montée du christianisme. Il est resté confiné à la noblesse, dans certains monastères et les grandes villes fortifiées.»

Pendant ce temps, le latin se mélangeait si bien au gaulois et aux langues germaniques en France que lorsque Charlemagne s'y rendit, au VIII^e siècle, il ne reconnut plus le latin qu'il avait appris. Pour relatiniser la France, il fera venir d'Angleterre le grand savant Alcuin, qui parlait un latin traditionnel. C'est donc grâce à un Anglais de York que le français naissant renouera avec ses origines latines.

Plus tard, le français s'est imposé en Angleterre comme la langue du roi et de la cour. Il sera toujours plus prestigieuse que la langue des paysans. Voilà pourquoi les animaux de sa Gracieuse Majesté ont un nom pour les champs (*pig, sheep, ox*) et un autre pour la table (*pork, mutton, beef*). De la même façon, les fleurs des arbres (*blossom*) sont anglaises alors que les cultivées sont françaises (*flower*).

«La plupart du temps, les gens ont complètement oublié l'immense influence que le français a eue sur l'anglais», dit Henriette Walter. Ceux qui enseignent les langues vivantes oublient d'en raconter l'histoire. Or l'histoire nous fait comprendre qu'il n'y a pas de langues pures. Toutes les langues ont toujours emprunté. Et heureusement!

À l'inverse, le Français ne commence à s'intéresser à l'anglais qu'à partir de la Révolution française. «Pour prendre quelque chose à une langue, il faut admirer les gens qui la parlent», dit la linguiste. Voltaire admirait le système parlementaire britannique. Ce qui fait qu'une partie de notre vocabulaire politique vient justement de l'Angleterre (*parliament*, par exemple).

La mode se démode

Pour la linguiste, lorsqu'une langue emprunte des mots à une autre, c'est généralement qu'elle en a besoin. Bien sûr, il y a aussi

la mode. Mais la mode se démode. Il y a donc des mots qui disparaissent aussi vite qu'ils sont venus. Ils ne restent parfois que quelques années.

«Pour dire qu'une chose est belle, mon grand-père disait "iklife" [high life]. Il prononçait le mot comme il le lisait. Plus personne ne dit ça. C'est complètement disparu. Ce n'est plus la mode. Les anglicismes qui restent sont la plupart du temps ceux qui servent car ils ne font pas double emploi et introduisent quelque chose de nouveau.»

Le fameux *week-end* est arrivé en France avec les congés payés du samedi et du dimanche, qui n'existaient pas auparavant. Il n'y avait donc pas de mot pour les désigner. Quant à la «fin de semaine» québécoise, elle crée une confusion en France, où elle désigne le jeudi et le vendredi.

«Quelquefois, la langue résiste sans qu'on le sache», dit Walter. Il y a dix ans, le monde des sports parlait de *doping*. Aujourd'hui, il est question de *dopage*, une forme parfaitement française.

Henriette Walter a noté, à partir de 1925, la progression des mots en *ing*: *parking, smoking, pressing*, etc. Mais la mode est passée, dit-elle. Dans les dictionnaires récents, elle en a trouvé très peu de nouveaux. *Living (room)* a même été progressivement remplacé par *séjour*. La vieille forme française en *age*, courante au Québec, est aussi de retour. «Le plus extraordinaire, c'est que ça s'est fait tout seul!»

Selon la linguiste, les francophones ont la mémoire trop courte. Personne ne se plaint plus du vocabulaire emprunté au néerlandais au XIII^e siècle (*cabillaud*, *mite*, *brandy*, *brodequins*, etc.). Au XVI^e siècle, on s'est plaint de l'italien, qui était la langue de l'élégance, des arts de la table et de l'architecture. Les italianismes choquaient énormément et furent vivement dénoncés.

«Qui en a encore contre le mot "escarpin"? À l'époque, on disait "escarpe" pour désigner les chaussures. Ce n'est pas resté. "Escarpin" est demeuré parce qu'il désigne une chaussure fine et non un simple soulier. C'est la même chose pour les anglicismes. Il y en a de bons et de mauvais.»

Le latin est de retour

Lorsque de nouveaux mots arrivent, ils dérangent souvent. «On aime bien nos habitudes. On est choqué de voir les jeunes parler autrement et utiliser des mots anglais.

Pourtant, au bout d'un certain temps, ces mots deviennent français ou disparaissent.»

Même en situation très minoritaire, comme en Acadie, «le français reste du français», note Henriette Walter. En France, «il y a très peu de structures syntaxiques qui viennent de l'anglais parce que les Français parlent assez peu anglais».

La linguiste a même découvert que, contrairement à ce que l'on croit, la langue de la mondialisation est peut-être... le latin. 80 % des mots des nouveaux dictionnaires d'informatique sont en effet d'origine latine.

«Bien sûr, l'anglais est devenu la langue internationale. Mais de quel anglais parle-t-on? C'est un anglais qui ressemble souvent au latin. Or la langue française est d'origine latine. Et si nous acceptons tellement de formes anglaises, c'est probablement parce qu'elles contiennent beaucoup de latin, notre mère commune.»

Douce revanche! Un des vieux professeurs d'Henriette Walter ne disait-il pas que le latin s'était transformé parce qu'il était mal foutu et trop compliqué? «Finalement, toutes les langues romanes et germaniques ont passé leur temps à lui emprunter des mots. Ce qui fait qu'on a un fond commun qu'on n'a pas besoin d'inventer.» Il n'y a qu'à penser au vocabulaire de la botanique, de la médecine et des sciences en général.

Pour Henriette Walter, il faut donc distinguer la langue française, dont le bulletin de santé est bon, du combat politique nécessaire pour sa reconnaissance.

«Il est évident que le français n'est plus la langue internationale qu'elle a été quand elle était parlée par toutes les cours d'Europe. Elle a besoin de faire sa place et de lutter. Ce qui ne veut pas dire que le français va mal. Au contraire, le français est parfaitement capable d'exprimer le monde moderne avec les mots qu'il emprunte à l'anglais et ceux qu'il engendre avec son fond propre. Si le français n'empruntait pas de mots anglais, ce serait même inquiétant. Ce serait un signe de fossilisation.»

HONNI SOIT

QUI MAL Y PENSE

L'INCROYABLE HISTOIRE

D'AMOUR ENTRE LE FRANÇAIS

ET L'ANGLAIS

Henriette Walter

Robert Laffont

Paris, 2001, 368 pages

Le lecteur qui voit

plus en plus par sa fille Irène, furent l'illustration exemplaire.

Qu'il se représente cette scène et, aussitôt, l'auteur inconnu en mal d'éditeur devrait avoir compris qu'il vaut toujours mieux envoyer son manuscrit par la poste, qu'il ne sert à rien de se présenter à la maison d'édition, rougissant, faussement modeste, son opus sous le bras, pour d'abord «établir le contact». Ce dernier, s'il a lieu, ne peut avoir lieu qu'avec le texte, et ce serait faire injure à ce que l'auteur croit y avoir insufflé de vie que de penser qu'il faille d'abord l'enrober de salamalecs pour le rendre aimable.

Sur ce point, certains auteurs sont impayables: ruban mauve ou vert artistiquement noué autour des feuillets, photo du génie créateur saisi dans un moment d'abandon humain (il sourit), longue épître explicative sur le sens caché du texte, avec l'inévitable mention de la présence d'un comité de lecture personnel formé d'amis dont les jugements sévères devraient dispenser l'éditeur de faire appel à ceux de son comité. Certains poussent même l'amabilité jusqu'à joindre à l'en-voi du manuscrit le texte de la quatrième de couverture, montrant bien par là dans quel rôle ils entendent confier l'éditeur: celui d'imprimeur de leur œuvre.

L'arrivée d'Internet leur facilitera la tâche. Et il est réjouissant de penser que l'autoédition électronique, qui fait florès là-bas, draine une bonne partie des graphomanes pressés qui comptent encore pour 60 %, vous diront ceux qui en gèrent le flux, des manuscrits non sollicités par les maisons d'édition. À ce nombre, il faut ajouter les manuscrits impubliables, malgré la bonne volonté et les nobles intentions de leurs géniteurs: 30 %. La matière première d'un éditeur se trouve donc dans les 10 % qui restent, dont il lui faudra encore retrancher ces œuvres publiables mais rendues incompatibles, par leur facture ou leur genre, avec la sensibilité de la maison et qui devront chercher ailleurs un éditeur pour les défendre: 5 %.

C'est sur cet ultime résidu de 5 %, toutes scories mises à part,

que l'éditeur fera porter ses efforts éditoriaux. On aura compris que, dans la pièce aux manuscrits, les choses ne se présentent jamais dans cet ordre, mais plutôt dans le désordre d'une nature prodigieuse qui prévoit chaque jour de la belle saison l'éclosion d'une nuée d'éphémères pour que quelques-uns d'entre eux survivent au coucher du soleil.

Du temps perdu

Ces efforts éditoriaux prendront plusieurs formes et, en vertu d'une logique stupéfiante gestionnaire, sont les premières dépenses que les directions des grands groupes financiers ou plusieurs maisons d'édition sont désormais forcées d'évaluer, voudront voir disparaître comme du temps perdu. Dans les maisons encore indépendantes et, pour cette raison, souvent placées dans une situation précaire, on voudra le réduire au minimum. S'il est facile d'écarter les manuscrits franchement mauvais, lire un manuscrit potentiellement intéressant demande du temps. Quant à celui passé à le relire pour lui donner, avec l'auteur, sa forme la plus achevée, il serait vain de le borner outre mesure, car c'est ce travail délicat qui confère une plus-value au livre publié chez un éditeur sérieux et en modifiera, dans une certaine mesure, la réception.

Jean-Philippe Toussaint a publié en 1985, aux Éditions de Minuit, un roman intitulé *La Salle de bain*, qui fut bien accueilli par la critique. Dans une entrevue accordée à l'écrivain et critique belge Jacques de Decker, publiée à l'origine dans *Le Soir de Bruxelles* (repris dans *La Brosse à relire*, Éditions Luce Wilquim, 2001), Toussaint rend hommage au travail de son éditeur. Lindon, dit-il, «est un lecteur extraordinaire. Il m'a proposé trente modifications de détail et deux de fond, qui ont fort servi le livre.»

De plus, ces efforts éditoriaux, quoi qu'il en coûte, ne sont pas toujours synonymes de publication. Dans le dossier préparé par *Libération* à l'occasion du décès de Jérôme Lindon (édition du 13 avril 2001), l'écrivain Christian

Oster, qui avait publié trois livres à d'autres enseignes avant d'envoyer son manuscrit à Minuit, raconte qu'il fut reçu par Jérôme Lindon pour se faire dire, de vive voix, que son manuscrit était refusé. Par la suite, même après la publication de *Volley-ball* aux Éditions de Minuit, Jérôme Lindon lui refusa deux autres livres: «Pour moi, ajoute Oster, ces livres refusés n'existent plus, j'ai besoin d'avoir une confiance absolue en quelqu'un. Jérôme Lindon permettait cela: un type très fort qui voit à ta place.»

Tous les éditeurs ne sont pas des «types très forts» en qui avoir une confiance aveugle. Mais comme tous les auteurs ne sont pas non plus Samuel Beckett, la partie est égale et mérite d'être jouée. Dans ce contexte, comment ne pas regretter la contestation accrue de la figure de l'intermédiaire dont on peut voir les signes partout. Autoédition sur Internet, mais aussi autoédition traditionnelle rendue plus facile par la technique. Multiplication de nouvelles compagnies théâtrales ou de danse mises sur pied par de jeunes artistes soucieux de se donner sans attendre les moyens de diffuser leur travail. Recul de la fonction critique, jugée encombrante (et il est vrai pas toujours à la hauteur), dans certaines émissions culturelles à la télévision. Disparition progressive du rôle de banc d'essai traditionnellement dévolu aux revues. Pourquoi attendre? demandent un nombre croissant d'auteurs, piaffant. Vite, au livre! Et si l'éditeur fait la fine bouche et demande à l'écrivain, qui a déjà tant donné de lui-même, de retravailler son livre, on changera de crémerie. Et on en changera encore si l'éditeur reporte la publication de l'ouvrage tant attendu à ces calendes grecques que semble être devenu, pour plusieurs, un intervalle de quelques mois.

On a dit de Jérôme Lindon qu'il était un éditeur janséniste. Dans un monde couleur jésuite, tant il se montre friand d'accommodements, la perspective que celui-ci puisse être laissé sans remplaçant ne fera, hélas, pleurer personne.



SIGNETS

Marie-Andrée
Lamontagne

Le Devoir

L'éditeur Jérôme Lindon est mort. La nouvelle est tombée il y a trois semaines, aussi sèche qu'un couperet. Elle fut rendue publique le 13. Le décès était survenu le 9. Quatre jours privés, dans la pudeur et la discrétion, à l'image d'un éditeur qui n'aimait rien autant que de dénicher des inconnus, que de publier, s'inspirant en cela d'une maxime de l'éditeur allemand Fischer, «des livres dont le public ne veut pas».

Ou du moins pas encore. Car cette attitude d'austère dépisteur qui fait reposer la décision de publier ou non sur sa lecture et sur rien d'autre — ni réputation, ni relations, ni perspectives de vente — a donné des fruits, comme n'ont pas manqué de le souligner les journaux en rendant hommage à son catalogue prestigieux.

Qu'on essaie de se représenter une pièce au mobilier réduit à sa plus simple expression: un bureau, une armoire, une bibliothèque, une fenêtre (pour l'appel d'air frais), deux chaises (l'une pour l'éditeur, l'autre pour celui qu'il reçoit). Malgré son dépouillement apparent, cette pièce est grosse des centaines de manuscrits qui s'empilent un peu partout et au milieu desquels disparaît un homme (ce peut aussi être une femme) avec la résolution d'un plongeur se jetant sur le site présumé de la riche épave qu'il saura voir, lui, quand tout le monde ne voit que la mer étale. Qu'on se représente cette scène et l'on aura une juste idée de ce qui constitue le cœur battant de toute maison d'édition vouée à la littérature, dont les Éditions de Minuit, dirigées par Jérôme Lindon et, ces dernières années, de

CRELIQ

CENTRE DE RECHERCHE
EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

BOURSE DE DOCTORAT EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
AU CENTRE DE RECHERCHE
EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE (CRELIQ)
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Le Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval annonce l'ouverture d'un concours pour l'obtention d'une bourse de 10 000 \$ pour une étudiante ou un étudiant ayant obtenu un diplôme de deuxième cycle. Cette bourse sera offerte à une personne répondant aux exigences suivantes :

Exigences

- Avoir terminé des études de 2^e cycle dans une université québécoise, canadienne ou étrangère autre que l'Université Laval ;
- s'engager à s'inscrire au programme de 3^e cycle en littérature québécoise au Département des littératures de l'Université Laval en septembre 2001 et de faire une thèse de doctorat sous la direction d'une ou d'un professeur du CRELIQ.

Présentation du dossier

Pour s'inscrire au concours, la candidate ou le candidat doit faire parvenir :

- 1- un curriculum vitae ;
- 2- un projet de thèse (environ 500 mots) ;
- 3- une copie de son diplôme de maîtrise (ou une lettre officielle confirmant que les exigences du programme de deuxième cycle ont été respectées) ;
- 4- une lettre de recommandation de la directrice ou du directeur de thèse pressenti.

La bourse est offerte pour une durée de 12 mois à compter du 1^{er} septembre 2001.

Date limite pour le dépôt des demandes : 28 mai 2001.

Pour plus d'informations sur le CRELIQ, on peut consulter le site <http://www.creliq.ulaval.ca/>.

Les dossiers devront être envoyés ou déposés au CRELIQ à l'adresse suivante : Local 7191, Pav. Charles-De Koninck, Faculté des lettres, Université Laval, Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4.

Le comité rendra sa décision le 1^{er} juin 2001.

LIVRES

POÉSIE

La vie inséparable de l'amour

Lucien Francœur délaisse l'image du rockeur sanctifié pour surprendre une fois de plus

DAVID CANTIN

On sait à quel point l'amour peut devenir un piège hasardeux pour certains poètes. Toutefois, chez Francœur et Velter, cette passion véritable envers l'être aimé suscite une expérience d'écriture qui dépasse les attentes habituelles. Depuis la mort tragique de Chantal Mauduit, l'œuvre d'André Velter a voulu dire l'effroi de ce départ troublant. Une autre altitude vient mettre un terme à une trilogie remarquable. Avec *Clo la gitane*, Lucien Francœur délaisse l'image du rockeur sanctifié pour surprendre une fois de plus avec ses poèmes aux résonances éluardiennes. L'éditeur a cru bon d'inclure un CD d'une trentaine de minutes où musique et poésie incitent à suivre la voix facilement reconnaissable du chanteur du groupe Aut' Chose.

Le plus récent livre de Francœur permet, à un plus large public, de découvrir un versant assez méconnu du parcours de ce poète et chanteur rock: l'éloge amoureux intimiste. En 1982, *Des images pour une gitane* paraissait de manière presque clandestine aux Éditions Orphée. On comprendra désormais que ce recueil s'éloignait de la provocation habituelle que célébrera durant toute sa carrière ce personnage plutôt coloré. Ces strophes prenaient une certaine distance par rapport à l'exemple contre-culturel américain pour se rapprocher davantage d'une langue beaucoup plus classique et visiblement dépouillée du moindre artifice littéraire. C'est cette courte suite qui inaugure un quatuor amoureux où la compagne-poète Claudine Bertrand occupe l'espace le plus vaste. Des photographies viennent même ponctuer ces textes qui s'étendent sur 20 ans d'écriture.

Plus près d'un recueil comme *Les Néons las* (L'Hexagone, 1978), *Clo la gitane* retrace cette présence fulgurante que dégage l'amoureuse. On est plutôt loin des élucubrations sexuelles et spirituelles de *Rock Désir*. Une très grande pudeur va même jusqu'à surprendre. Suivant l'exemple de Breton et sa Nadja, la Nush d'Éluard et l'Elsa d'Aragon, la muse catalyse cette parole entièrement liée au regard de la gitane mystérieuse. À travers son errance, Francœur profite de l'occasion pour sublimer une tendresse qui évite de se perdre dans un envol lyrique. Le poème est très souvent bref, économe, dense, mais aussi disponible dans sa mise en scène d'un quotidien familier: «*Comme un fouillis d'étoiles vibrantes / Sous un ciel d'automne en délire / La fille des Rômes m'étourdît / De beaux midis derrière les jours / Pour faire des promenades au bois / Parmi les couleurs en pâmoison / C'est une liaison qui monte à la tête / Et l'air de rien fait l'effet saturnien.*» Si ce n'était de la référence à Verlaine, on reconnaîtrait à peine la mesure de Francœur. Bien que le recueil multiplie les clin d'œil et se permette de prendre quelques détours un peu faciles, il reste que cette voix cherche à suivre d'autres chemins sans pour autant trahir son passé. L'amour demeure la seule chose qui compte vraiment, à travers cette quête faite d'énigmes et de rêves. Tout au long de *Clo la gitane*, on constate que Lucien Francœur ne s'est pas laissé prendre à un jeu qu'il connaît bien.

Mise à l'écart

«*J'attache à ton désir un désir absolu / j'appelle de ton nom le*



Claudine Bertrand, la muse de Lucien Francœur, telle qu'elle apparaît sur la couverture de son plus récent recueil, *Clo la gitane, poèmes d'amour*.

chant des solitudes: c'est autour de ces vers d'André Velter que se termine, curieusement, le périple bohémien de Francœur. On irait même jusqu'à croire que la transparence d'un livre comme *Le Septième Sommet* (Gallimard, 1998) a sans doute eu un impact direct dans la réécriture des quatre fragments qui traversent *Clo la gitane*. Certaines indications sont même évidentes. Au départ, le décès cruel de Chantal Mauduit dans les Alpes aurait très bien pu se traduire par un seul moment d'écriture. Toutefois, il n'est jamais facile de mettre pareille épreuve à l'écart. Donc, après *L'Amour extrême* (Gallimard, 2000), le troisième volet a pour titre *Une autre altitude*. Le recueil achève l'ascension d'un amour qui ne cesse de s'épanouir. Le deuil se vit comme une épreuve liée au destin, un trajet prenant comme exemple l'extase libératrice: «*Être avec toi qui n'es plus, ce n'est pas choisir l'immobile. Être fanatiquement avec toi qui n'es plus, ce n'est pas ralentir, alanguir, arrêter notre course. Ton absence violente, irrémédiable, ne doit rien pétrifier. Pour aller à contre-démence, il n'est qu'un pari de fou, qui se voue au meurtre rituel du temps. Car je veux poursuivre avec toi, sans toi. Car je vais poursuivre*

sans toi, avec toi, cette ascension qui ne dépend plus de nous.»

Dans la dernière partie de ce recueil, Velter s'inspire librement de l'expédition de Daumal vers les hauteurs du mont Analogue. Montagne sacrée et symbole d'un contact possible avec l'au-delà, cette référence demeure des plus pertinentes afin de traduire un lien tangible possible avec la «*marée du ciel*». Simple mais jamais simpliste, cette poésie dévoile une facette judicieuse de l'œuvre d'André Velter. Alors que *L'Arbre-Seul* vient tout juste de paraître en format poche, il ne serait pas surprenant de retrouver bientôt l'ensemble de ce triptyque dans la prestigieuse collection Gallimard «*Poésie*».

CLO LA GITANE - POÈMES D'AMOUR

Lucien Francœur
Traité d'union
Montréal, 2001, 139 pages

UNE AUTRE ALTIITUDE - POÈMES POUR CHANTAL MAUDUIT

André Velter
Gallimard
Paris, 2001, 80 pages



Luc Boulanger PIÈCES À CONVICTION

Entretiens avec MICHEL TREMBLAY

Entre la confiance et l'analyse, ces propos permettent de découvrir l'exceptionnel parcours artistique d'un créateur qui a radicalement renouvelé le théâtre québécois et qui continue aujourd'hui d'en être l'un des phares.

LEMÉAC

téléphone: (514) 524-5558 / courriel: lemeac@lemeac.com

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Suspense articulé

SOPHIE POULIOT

D'emblée, le ton sophistiqué employé réjouit le lecteur sensible à la forme. À la fois leste et fastueuse, la plume de l'auteur s'enlève d'incises en métaphores, symtômes d'une écriture stylisée, personnelle et raffinée. Bien entendu, parce que dense, celle-ci commande une lecture attentive, par ailleurs déjà suscitée par l'intérêt de ces cabrioles littéraires. Avant même de savoir quelle direction empruntera le récit de Claude Marc Bourget, sa verve séduit. Plus heureux encore, l'histoire que propose l'auteur, le point de vue qu'il adopte et la façon dont il agence les faits ravissent. Incontestablement, *Les Immortels de Mathijsen* est un roman policier appelé à plaire aux amateurs de littérature, et non seulement aux inconditionnels du genre.

Au cours des premières décennies du XX^e siècle (à cela se limitent les indications temporelles fournies), Adrien Lepointeur, Montréalais et ancien étudiant de médecine réhabilité en médiocre écrivain plagiaire, est mené par sa curiosité au cœur d'une série de meurtres dont il se découvrira être, selon toute vraisemblance, la prochaine victime. C'est que le manuscrit de son roman, par ailleurs refusé par maints éditeurs français et québécois, a retenu l'attention d'une maison d'édition new-yorkaise, dont la toute dernière recrue, le premier auteur de fiction publié par l'entreprise, a été assassiné de la plus singulière manière.

Cet écrivain à la carrière éphémère a subi le funeste sort d'être crucifié au plancher de son appartement avec les touches — toutes les touches — d'une machine à écrire. Son successeur, celui qui précède le héros dans la publication comme dans la mort presagée, sera pour sa part pendu dans les frimas des fraîches nuits du Delaware et bourré de pâte à papier, introduite jusqu'aux tréfonds des entrailles par tous les orifices connus — certains même inconnus, créés pour l'occasion — du corps humain. Poe lui-même en frémirait... surtout si tout le désignait comme étant le prochain martyr.

La trame du récit est finement tissée. Les revirements qui appa-

raissent, spontanément, décevants de prévisibilité, prennent avantablement plusieurs tournures avant de se fondre à la version finale, rarement semblable à celle initialement presagée. Tous ces imbroglios de mandant aux faits une certaine élasticité; ils doivent être susceptibles d'appuyer plusieurs hypothèses, être suffisamment précis pour assurer la cohérence de l'histoire tout en montrant la souplesse nécessaire à une nouvelle interprétation surgissant *in extremis*. Un tour de force élégamment accompli par l'auteur.

Fausse identité, mobiles difficiles à cerner, personnages énigmatiques, tous les éléments d'un bon thriller sont réunis. Qui plus est, le narrateur-héros apparaît fort sympathique. Tantôt détective en herbe aux instincts acérés, tantôt vulgaire pion d'un jeu qui le dépasse complètement, Adrien Lepointeur n'a rien de l'infatigable aventurier et encore moins de la victime — ou de l'écrivain — caricaturée. En outre, ses réflexions à tendance scientifique, inspirées par ses années d'études en médecine, lui confèrent une personnalité propre qui s'avère tout à fait crédible.

À tous ces atouts, *Les Immortels de Mathijsen* ajoute un attrait supplémentaire: la critique sociale, en général discrètement intégrée à l'histoire et juste. Il sera question, entre autres, du succès posthume artificiellement gonflé par les médias lorsqu'un écrivain — ou tout autre artiste, est-il besoin de le préciser — meurt prématurément. Touché. Et tout cela dans cette prose agile et raffinée qui charme l'amant de la langue française. C'est d'ailleurs cette écriture si caractéristique qui trahira l'auteur lorsqu'il fera rédiger une lettre par un de ses personnages, usant de divers stratagèmes (difficultés de traduction, erreurs de faits notées par le lecteur-héros, etc.) afin de faire croire à l'authenticité de l'écrit. Une bien légère lacune, aisément pardonnée, de surcroît, à un ouvrage aux incontournables qualités.

LES IMMORTELS DE MATHIJSSEN

Claude Marc Bourget
Humanitas
Brossard, 2000, 177 pages

GUIDES VOIR LA FRANCE façon VOIR

GUIDES VOIR

FRANCE

MONUMENTS
PROMENADES
MUSEES
ACHATS
LOISIRS
HOTELS
SITES
RESTAURANTS
CARTES ET PLANS

Libre Expression

PARIS

PROMENADES
MUSEES
SHOPPING
ARCHITECTURE
SITES
RESTAURANTS
HOTELS

France 39,95 \$
Paris 29,95 \$

GUIDES VOIR

CHÂTEAUX DE LA LOIRE

VALLÉE DE LA LOIRE

CHÂTEAUX
SITES
MUSEES
HOTELS
SPECTACLES
VINS
PROMENADES

Libre Expression

PROVENCE CÔTE D'AZUR

PROMENADES
MUSEES
HOTELS
LOISIRS
RESTAURANTS
SITES

Libre Expression

CHÂTEAUX DE LA LOIRE Vallée de la Loire 29,95 \$
PROVENCE et la Côte d'Azur 29,95 \$

Libre Expression

ÉCOLE & société



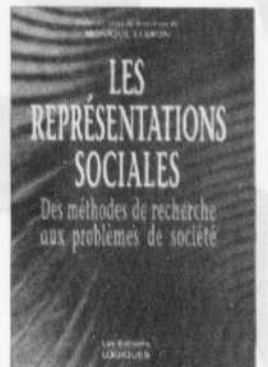
La formation des adultes
Les propositions de la Commission Jean (1982) et de l'UNESCO (1997)

Sous la présidence de Michèle Jean
2-89381-456-5 • 450 p. • 29,95 \$

Au Québec et dans le monde, la formation des adultes est engagée dans une mutation importante.

Quelle place nos sociétés accorderont-elles à l'éducation et à la formation des adultes, dans la perspective d'une éducation pour tous, tout au long de la vie?

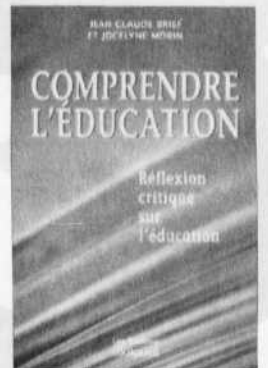
Beaucoup sont en quête d'une société où curiosité et créativité sont sources de développement, où le questionnement continu devient une garantie de démocratie.



Les représentations sociales

Monique Lebrun (dir.) • 2-89381-797-1
510 p. • 34,95 \$

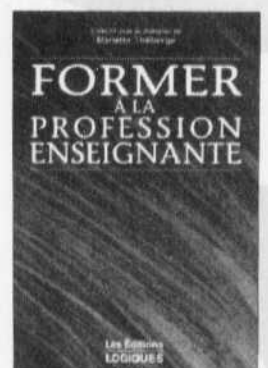
Depuis trente ans, les travaux sur les représentations sociales ont connu un intérêt croissant de part et d'autre de l'Atlantique. Les textes de ce collectif éclairent chacun à leur manière ce domaine de recherche fascinant.



Comprendre l'éducation

J.-C. Brief et J. Morin • 2-89381-752-1
288 p. • 24,95 \$

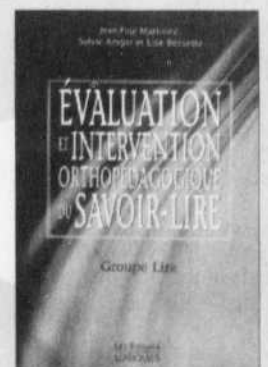
Comprendre l'éducation offre une diversité étonnante de propositions qui, en ces temps de grandes réformes, permettent de réfléchir et d'innover.



Former à la profession enseignante

Mariette Thiéberge (dir.) • 2-89381-684-3
260 p. • 19,95 \$

Avec l'effervescence qui entoure le professionnalisme des enseignants, on s'interroge de plus en plus sur la nature de la formation des maîtres et de leur enseignement.



Évaluation et intervention orthopédagogique du savoir-lire

J.-P. Martinez, S. Amgar et L. Bessette
2-89381-746-7 • 96 p. • 18,95 \$

Qu'est-ce que le savoir-lire? Dans une démarche théorique et pratique, les auteurs mettent en perspective les différents contextes et les stratégies requises pour lire et apprendre à lire.

LOGIQUES

Les Éditions LOGIQUES inc.
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A8
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

Nous avons pris du "VOLUME" !

À l'achat de trois livres, Le Parchemin vous offre

20% de rabais sur le premier livre*

25% de rabais sur le deuxième livre*

30% de rabais sur le troisième livre*

Offre en vigueur jusqu'au 12 mai 2001 sur présentation de cette annonce seulement



le Parchemin

QUARTIER LATIN

Mezzanine métro Berri-UQAM
505, Rue Sainte-Catherine Est, 845-5243

* Rabais sur prix ordinaire. Livres en inventaire seulement. Excepté livres scolaires et d'informatique. Détails en magasin

LIVRES

VIE LITTÉRAIRE

Les mutations d'Autrement Vingt-cinq ans pour cette revue devenue maison d'édition

Revue ou maison d'édition? Dans l'esprit du public, une certaine ambiguïté entoure toujours l'identité d'Autrement. Mais avec un nom comme le sien, on ne s'étonne pas d'avoir du mal à la cantonner dans une catégorie claire et précise.

ANTOINE ROBITAILLE

Autrement fut, à ses débuts il y a 25 ans, une revue trimestrielle. Fondée par Henry Dougier, jeune bourgeois devenu contestataire après Mai 68, elle se voulait proche de ce qu'on a appelé, en France, la «deuxième gauche», laquelle était issue d'un double refus: du communisme d'une part et de la social-démocratie consensuelle de l'autre. On a souvent associé les noms de Michel Rocard, Alain Touraine et Michel Crozier à cette première époque d'Autrement. Bien que non alignée idéologiquement, Autrement rêvait, entre autres, d'autogestion et cherchait à débarrasser ce qui peut, au quotidien, changer la vie. Toujours, elle privilégiait une analyse dite «transversale», à plusieurs voix et selon des angles inédits. Son succès a été immédiat.

Jean-Claude Béhar, responsable du secteur des sciences humaines chez Autrement, expliquait au *Devoir*, lors d'un récent passage au Québec, que la revue proposait alors un regard très original qui rompait avec la crispation idéologique des années 70. Daniel Garcia raconte, dans *Livres Hebdo*, qu'à l'époque, «chaque livraison de la revue (la famille, l'église, la psychiatrie, les révolutions minuscules, les radios libres, 68/78) faisait figure d'événement».

Avec les années, Autrement devient, dans les faits, une réelle maison d'édition. Même si, symboliquement — et juridiquement —, elle conserve l'appellation de la revue. L'érosion qu'a connue le domaine des sciences humaines n'est pas étranger à cette mutation. Dès les années 80, on multiplie les séries, comme pour tenter de toucher l'éventail le plus large

possible de ceux qui cherchent à réfléchir autrement. En 1983, Dougier lance la collection «Monde», qui veut «mettre en scène les autres» — peuples, pays, régions et villes du monde — pour exprimer la singularité de leurs modes de vie, de leurs systèmes de pensée, de leurs rapports à l'environnement, de leurs imaginaires». (Un des récents numéros de cette série a d'ailleurs été consacré au Québec.) La collection «Morales», lancée en 1991 par Nicole Czechowski, s'avère à la fin des années 80 des plus populaires. «Un numéro a même gagné le grand prix des lectrices de Elle», rappelle Jean-Claude Béhar. Populaire aussi la collection «Mémoires».

L'édition: Autrement

Maison d'édition? Pas tout à fait comme les autres, évidemment! Car pour la majorité des 1000 titres publiés à ce jour, dont 700 sont toujours disponibles (Autrement, ce sont des livres dits de fonds, restant longtemps en librairie), les caractéristiques propres à la formule de la revue dominent. Encore aujourd'hui, Autrement organise la plupart des quelque 100 ouvrages qu'elle publie annuellement sous un format de type «numéro spécial». Tout cela prend parfois des allures encyclopédiques. Les titres s'apparentent à des entrées: «la colère», «la sagesse», «le fascisme anglais», etc., pour n'en citer que quelques-uns. Sa nature d'œuvre collective fait qu'elle propose toujours — contrairement à une encyclopédie — différents regards, convergents et divergents, sur un même objet. «Les voix multiples, c'est comme une conversation à laquelle on refuse de mettre fin», affirme Jean-Claude Béhar.

Depuis cinq ans, toujours en raison du déclin des sciences hu-



SOURCE EDITIONS AUTREMENT
Jean-Claude Béhar

maines, Autrement semble être entrée dans une nouvelle période. Ce qui signifie une autre mutation de l'esprit initial, laquelle pourrait d'ailleurs entamer le parti pris, pourtant fondamental, de la réflexion collective. Comme le souligne Jean-Claude Béhar, les ouvrages collectifs ont de plus en plus de mal, aujourd'hui, à faire parler d'eux, notamment dans les médias. «C'est triste à dire, mais les attachés de presse nous disent constamment qu'il est beaucoup plus aisé, aujourd'hui, d'attirer l'attention sur une œuvre qui n'a qu'un seul auteur».

Autre mutation, la revue devenue maison d'édition est sortie ces dernières années du strict champ des sciences humaines et sociales pour explorer des mondes davantage littéraires. Les derniers succès d'édition de la maison, d'ailleurs, relèvent tous de ces collections littéraires. Inconnu à cette adresse, de l'Américain Kressmann Taylor, s'est par exemple vendu à un nombre impressionnant de 210 000 exemplaires. Même chose pour *84 Charing Cross Road*, de Hélène Hanft, sorti récemment, qui a déjà atteint le seul plus que respectable de 30 000 exemplaires.

Ces succès, et d'autres, ont même permis au fondateur Henry Dougier de reprendre le contrôle entier de sa boîte. Le Seuil, son distributeur, avait acquis 24 % des actions lors d'une période déficitaire.

Portée par ce nouveau souffle, Autrement continue donc à ouvrir de nouveaux champs d'exploration. Si bien qu'aujourd'hui, son catalogue (proprement splendide, c'est une véritable œuvre d'art) compte environ 20 collections et sous-collections. Ça va de la revue *Mutations*, créée en 1975 et qui continue à produire environ dix rejets par année, à la toute nouvelle collection «Frontières», ouverte récemment avec le stimulant essai *L'Esprit «Cool»*, visant à expliquer les grandes mutations contemporaines. En passant bien sûr par les collections «Jeunesse», où Autrement réussit à se démarquer. Quant aux guides touristiques, Autrement y a touché, en proposant de découvrir les pays par leur littérature. Mais l'aventure n'a pas été couronnée de succès éditorial escompté, malgré l'idée de départ, excellente.

Et l'esprit initial d'Autrement, dans tout ça? Jean-Claude Béhar affirme qu'on peut toujours parler d'une sensibilité de gauche, «même si, entre vous et moi, on ne sait plus exactement ce que cela veut dire». Mais il ajoute que l'intérêt pour la littérature et la fiction ne signifie pas pour autant l'abandon des sciences humaines: «Au contraire, mais on tentera peut-être davantage de l'aborder par l'abord littéraire». Et il n'est pas question d'abandonner le collectif non plus. Des collectifs de courts polars, en guise de présentation de villes, témoignent par exemple de cette nouvelle façon de faire les choses «autrement». Enfin, notons que le site Web de la maison (www.autrement.com), qui promet d'être riche puisque chaque auteur ayant collaboré à un numéro pourrait y être hébergé, ouvrira ses fenêtres en mai.

ESSAI

La malchance aux chansons

SYLVAIN CORMIER

Retrons le livre: *Cette chanson française que la télé française assassine*. Ça convient mieux. Comprenez par là que Baptiste Vignol y a dans le collimateur les Michel Drucker, Arthur et autres barons des variétés du p'tit écran hexagonal, à l'exclusion de nos Labrèche et L'Écuyer, évidemment inconnus au bataillon (Julie Snyder n'avait pas encore sévi outre-Atlantique à l'été 2000, point final du brûlot). En chanson, Vignol ratisse plus large, citant nos Richard Desjardins et Daniel Boucher parmi les chanteurs valables qu'on ne voit jamais chez Drucker, les opposant aux Florent Pagny, Patrick Fiori, Lara Fabian et autres chéris de la télé en France, cette «enchanteuse qui applaudit à tout rompre les réflexions imbéciles d'humoristes en vogue [...], cette «bonne amie» qui ne s'adresse qu'à elle-même, déblatère, méprise le peuple, rit en cascade, sous les vivats de la foule, et assassine la chanson» (page 104).

Air connu? La télé qui tue la chanson de qualité, c'est vrai chez nous itou, quoique dans une moindre mesure: *Studio TV5, Les Choix de Sophie, Le plaisir croît avec l'usage* font une place modeste (en auditoire) mais honorable (en contenu) à la chanson d'auteur, offrant au moins un contre-poids moral aux passages faire-valoir des chanteurs et chanteuses dans les émissions à grande écoute de nos humoristes-animateurs. Le coup de gueule de Vignol est par là familier, surtout que nous zieutons la variété façon Drucker depuis de longues années à TV5. Le livre a en outre l'avantage de faire voir la machine-à-faire-de-l'audimat (le baromètre des cotes d'écoute, là-bas) de l'intérieur, Vignol ayant été pendant deux ans et demi programmeur de variétés télévisées lui-même, plus précisément à l'emploi de Pascal Sevran, empereur des après-midis de la France profonde à *La Chanson aux chansons*.

C'est comme on se l'imaginait, en pire. Le portrait en petit pied de Sevran montre le tyran, le «roi-tele escorté d'une grappe de courtisanes», la diva que Vignol fait parler sur le ton de Michel Serrault dans *La Cage aux folles*: «Cette horreur ne passera pas. Qui l'a fait venir? Il est barbu. Trop de poils! Je déteste les barbes» (page 81). Délicieux. Comment Vignol s'est-il retrouvé dans l'antichambre de Sevran? Par amour pour la chanson: en voilà un qui affiche ses couleurs. Il aime à s'en confesser Brassens, Brel, Barbara, Anne Sylvestre, qui avaient en leur époque du bon temps à la télé (Vignol évoque *Le Grand Échiquier*, légendaire émission des années 70). Il vénère Renaud autant qu'il vilipende Pascal Obispo. Il a peu de patience pour les soixante-huitards vieillissants, de Julien Clerc à Catherine Lara: «Ils sont restés les références de la Grande Télévision et tiennent les rênes de l'attelage fantôme de la Chanson. Ils en sont les Officiels. Aux lunettes de soleil» (p. 135).

Du choix très personnel des bons et des méchants, il y a certes à prendre et à laisser. MC Solaar injustement mis «en examen d'authenticité» et ostracisé des télé? On proteste pareillement. *Notre-Dame de Paris*, «comédie musicale illettrée et débiliteuse»? Bis. Lynda Lemay en Jeanne d'Arc de la chanson à texte? Moins sûr. Vignol, de fait, n'est jamais plus effacé que lorsqu'il énumère simplement, en fin de livre, les «jeunes artistes qui crévent de ne pas être relayés par les grandes émissions populaires»: de Néry à Clarika aux Têtes Raides, il en a pour 25 pages de commentaires courts et informés! C'est là que le livre est justifié: Vignol aime assez la chanson pour lui nommer un avenir.

CETTE CHANSON QUE LA TÉLÉ ASSASSINE

Baptiste Vignol
Christian Pirot éditeur
Saint-Cyr-sur-Loire, 2001
224 pages

ARTS VISUELS

De la luminescence du trait dans le dessin

C'est dans l'interaction que se joue le destin des œuvres de Joseph Branco

DESSINS

Joseph Branco
PLANS ET DESSINS
POUR L'IMAGINAIRE
Marie A. Côté
Galerie Occurrence,
460, rue Sainte-Catherine Ouest,
Local 307, jusqu'au 5 mai

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

Pour accéder à la séquence de dessins en cinq stations de Joseph Branco, sur laquelle nous nous attarderons un peu plus loin, il faut tout d'abord se frayer un chemin à travers le dédale de travaux réalisés par Marie A. Côté. En entrant dans la galerie, on s'aperçoit que l'artiste a détourné la manière habituelle de présenter des œuvres en deux dimensions: ce qui se trouve habituellement au mur se retrouve tout à coup au sol, suggérant par cette opération qu'un plan vertical, une fois rabattu à l'horizontale, peut prendre de l'élevation ou gagner de la profondeur, au sens figuré bien entendu.

Par exemple, sur un tissu de velours et de soie blanc, l'artiste a dessiné des motifs géométriques foliés qui forment une rosace, rosace aux énigmatiques effets de transparence que l'on peut tout aussi bien interpréter comme étant la surface de l'eau au fond d'un puits ou d'un bol. Cette pièce de tissu à franges dorées évoque également des vêtements sacerdotaux, ce que vient amplifier le socle au volume peu prononcé sur lequel elle repose. Passé cette introduction un peu solennelle, pour ne pas dire affectée, on se dirige vers une structure tubulaire en bronze qui a été obtenue à partir de la configuration au sol d'une superposition de vases. Pas très loin derrière, une autre pièce, intitulée *Répétition*, a été constituée à partir de moitiés d'assiettes en porcelaine non vitrifiée, ce qui nous porte à croire que l'artiste reprend ici un thème qui lui est cher et qui est récurrent dans son travail, à savoir la frontière plus ou moins bien fondée entre ces deux

grandes catégories occidentales que sont l'art et l'artisanat.

Il y a plusieurs changements abrupts de registres dans cet ensemble de travaux, ce qui fait qu'on peine à discerner de quoi l'artiste veut vraiment nous entretenir. Néanmoins, il y a l'accent mis sur le travail du faire en amont de tout objet d'art qui semble occuper une place importante au sein de cette pratique. Mais au lieu d'approfondir cet intérêt particulier et de nous en indiquer les ressorts dynamiques avec franchise, l'artiste s'enferme dans d'obscures considérations théoriques qui compliquent inutilement son propos et, d'une certaine manière, barrent sa route à l'imaginaire, pour reprendre un terme du titre de l'exposition. On se trouve donc plongé au beau milieu d'une nébuleuse pseudo-conceptuelle où l'on ne pense qu'à une chose: trouver l'issue de secours au plus tôt.

Joseph Branco, quant à lui, a trouvé une façon plutôt inédite d'explorer le dessin et d'élargir notre conception de ce médium. Matériellement, la séquence de «dessins» se présente sous forme de caissons lumineux bordés de larges cadres noirs. À l'intérieur de ces cadres, il a inséré des dessins, collages ou encore de simples photocopies couleurs, jouant habilement sur la nature ambiguë des images qu'il manipule. En surimpression à ces images faiblement éclairées par derrière, Branco a gravé un tracé au burin électrique directement sur la surface de plexiglas qui protège ces documents visuels composites, tracé qui se fait tour à tour nerveusement griffonné, simplement délié, minutieusement découpé, violemment acéré ou délicatement suggéré. Comme l'éclairage électrique pénètre par la tranche de la paroi de plexiglas, le trait capte par le fait même cette lumière radiante et le dessin devient luminescent.

C'est dans l'interaction entre cette luminescence quasi irréelle du trait qui se tient en avant-plan et les autres informations visuelles tenues en arrière-plan, de facture plus traditionnelle, que se joue le destin de ces œuvres.



SOURCE GALERIE OCCURRENCE
Les Petits Plaisirs du matin, de Joseph Branco. L'artiste s'est composé une page de journal personnelle en juxtaposant et reproduisant différents articles de journaux, dont un paru à la une du *Devoir* et qui portait sur la destruction de statues par les talibans en Afghanistan. Par-dessus cette page éditoriale imaginaire, l'artiste a gravé de délicate manière une fleur qui pourrait être une orchidée.

Dans sa *Critique de la faculté de juger*, Kant nous rappelle que, dans les beaux-arts, le dessin est l'essentiel. Il poursuit en affirmant que «dans le dessin ce n'est pas ce qui fait plaisir dans la sensation, ainsi seulement ce qui plaît par sa forme, qui constitue pour le goût la condition fondamentale. Les couleurs qui enluminent le trait appartiennent aux attrait». En schématisant à l'extrême, on pourrait voir dans le formalisme kantien un partage très net entre le trait qui donne lieu à la belle forme et tout

ce qui vient s'ajouter à ce tracé. Autrement dit, ce qui s'ajoute au dessin n'est souvent à ses yeux que parergon, c'est-à-dire des ornements qui séduisent, certes, mais qui nous tiennent à distance du beau authentique.

Cette séquence de Joseph Branco illustre bien cette ligne de partage entre une forme d'essentialité du trait dans le dessin qui conduit à la belle forme et tout ce que l'on est tenté d'y ajouter, cet accessoire qu'il convient par la suite de dégager pour lais-

ser libre cours au jugement (tout humain) sur la beauté du dessin seul. Mais l'ajout en question reste pleinement agissant et nécessaire dans le cas qui nous occupe, car il est ce qui maintient une forte tension conflictuelle entre ces figures luminescentes d'une grande pureté et les références au contenu aisément reconnaissables et plus quotidiennes qui se trouvent derrière: *La Cène, Nature morte, O.M.G.*, etc... *Les Petits Plaisirs du matin*. Cette dernière pièce qui conclut la séquence est

peut-être la seule qui soit réellement dessinée, et elle a été exécutée avec une minutie déconcertante. L'artiste s'est composé une page de journal personnelle en juxtaposant et reproduisant différents articles de journaux, dont un paru à la une du *Devoir* et qui portait sur la destruction de statues par les talibans en Afghanistan. Par-dessus cette page éditoriale imaginaire, l'artiste a gravé de délicate manière une fleur qui pourrait être une orchidée. Convaincant.

LES ARTS

ARTS VISUELS

Art et objets

COULEURS ET FORMES

Galerie Art-Mûr
3429, rue Notre-Dame Ouest
Jusqu'au 20 mai

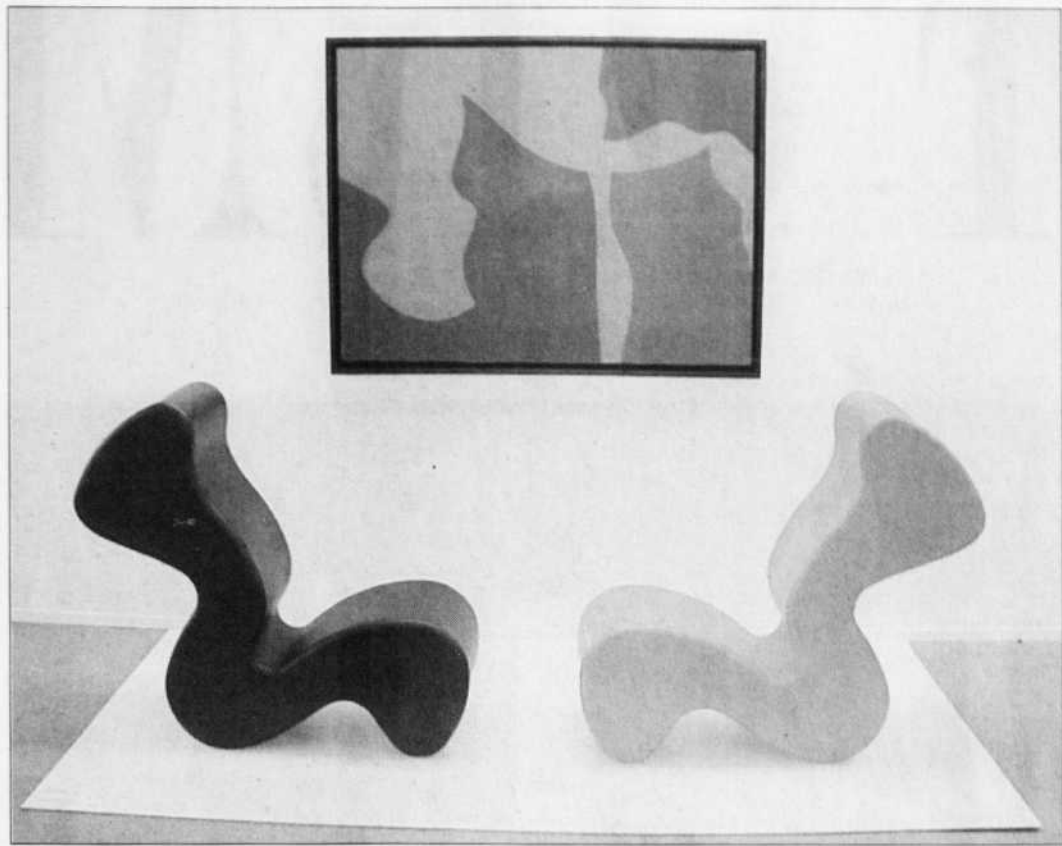
BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Il y a de ces expositions qui suscitent instantanément le sourire, de ces sourires d'amusement, certes, mais aussi de contentement, tellement une idée, simple, est rendue à merveille. À la galerie Art-Mûr, rue Notre-Dame, peinture et design sont réunis. La chose n'est pas nouvelle en soi, la même galerie ayant d'ailleurs déjà donné dans le genre de la récréation d'espaces domestiques en pleine galerie afin d'accueillir des œuvres. La manière est répandue, réalisée avec plus ou moins de souci de vérisme selon les cas, mais elle est ici menée avec juste ce qu'il faut de doigté pour nourrir des intérêts multiples.

Loin de l'idée de se livrer à une reconstitution, les deux responsables de la galerie ont voulu rapprocher les œuvres d'art de quelques spécimens de chaises conçues par certains des grands designers du monde, tels Lars Johan Claesson, Eerjo Aarnio, Verner Panton, etc. À côté de ces chaises hautes (hautes, il va sans dire, mais seulement en couleur, quoique aussi en forme), les organisateurs ont placé

des toiles et des sculptures d'artistes plasticiens de diverses allégeances, qui pratiquent ou ont pratiqué à Montréal: Barry Allikas, Fernand Leduc, Francine Savard, Paul Bureau, Claude Tousignant, Serge Tousignant et Barbara Todd.

Ces recoupements sont beaucoup plus fertiles que le premier coup d'œil peut le laisser croire. Les rapprochements entre les tableaux et les éléments de mobilier sont établis sur des bases formelles: une cible colorée de Tousignant est placée derrière des chaises de plastique qui reprennent aussi le motif du sillon. Les bandes rouges de Savard (*Un certain assemblage rouge pur*, 1995) entrent en collision avec l'autre bande, torsadée celle-là, d'une chaise magnifique et solennelle de Pierre Paulin, nommée *Ribbon* (1960), et d'une lampe du Bakery Group (*Light Volume/31S*, 2000), elle aussi un ruban. D'autres de ces ensembles misent préférentiellement sur le textile: Johanne Todd, avec une courte-pointe aux couleurs grises, entre en résonance (*Ground Zero*, 1994) avec le *Fauteuil F584* de Geoffrey Hartcourt (1966) et le pouf, une sphère spongieuse, d'Enrico Baleri et Denis Santachiara. D'autres, des structures de Serge Tousignant ou ses cubes de miroirs confondant, rehaussent le décor, à mi-chemin entre sculpture et design.



Passage érosion, 1968, de Fernand Leduc, devant *The Phantom Chair*, 1995, de Verner Panton.

Circulation des idées

On croirait que les œuvres ne servent que de toile de fond au design. On se sera trompé. On pourra penser que le statut des œuvres est dévalué en fonction des recherches de haut design. *Nenni*. Aussi, on pourra déplore que les rapprochements entre les œuvres d'art et les éléments de design reposent sur des détails par trop évidents — des motifs, des formes, des couleurs — et qu'en cela on établit des ensembles communs à partir d'anciennes formules qui ne retiennent que les caractéristiques formelles des œuvres. Encore là, croit-on, si jamais l'accent devait être mis sur ces considérations, ce serait rater le principal point de fuite de cette entreprise dont la recherche a été bien menée.

Il faut lire cette exposition tout en sachant que la réception des travaux plasticiens est plutôt difficile chez le public en général, pour qui les recherches purement formelles équivalent à une crise du contenu. Dans le cas qui nous occupe, on est loin de banaliser la production plastique à l'avantage de cette autre sphère de création qu'est le design, dont la fonction n'est pas aussi exclusivement ostentatoire. Plutôt, dans un effort abouti, chacune des deux sphères de recherche, pas leur proximité, nourrit l'autre de sa présence. Les recherches plasticiennes et celles des designers peuvent le faire précisément parce qu'elles sont rapprochées en tenant compte des réalités plastiques.

Alors qu'on pourrait croire que ces œuvres et ces objets dessinés viennent d'une époque révolue et sont datés — un effet accentué par les parentés stylistiques

— mises en relief —, fort à propos les dates, le plus souvent, ne concordent pas et des objets séparés d'une trentaine d'années semblent pourtant issus d'une même époque. Il en va ainsi de la circulation des idées.

D'une manière habile, les regroupements permettent plutôt de gommer l'écart symbolique entre les deux catégories d'objets, de suspendre la hiérarchie que la tradition des beaux-arts a souvent prononcée entre arts plastiques et design. Ce faisant, tout se passe comme si cette tradition plasticienne se voyait d'une certaine manière «explicitée» par la présence des objets de design, comme si ce pan des arts visuels, dont on entend souvent dire qu'il est coupé de tout contexte social, se voyait donner un environnement susceptible d'en favoriser une meilleure compréhension, par des racines dans la sphère sociale qu'une présentation plus orthodoxe n'arriverait pas à susciter.

En plus de donner à voir des tableaux fort réussis et des éléments de design à faire se pâmer d'envie, l'exposition fournit une occasion de dialogue entre ces deux pratiques que seule leur finalité, en fin de compte, éloigne. L'occasion est belle de s'initier à ces problématiques, si ce n'est déjà fait. Beaucoup de plaisir en perspective, ne le boudez pas.

JOCELYNE

ALLOUCHERIE

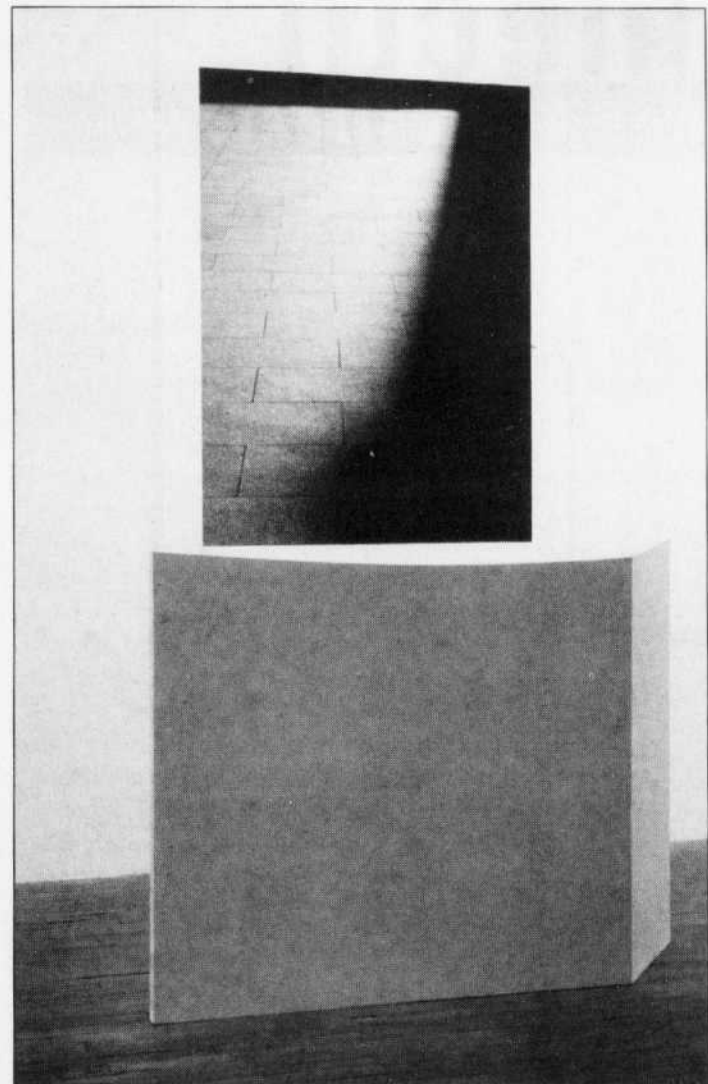
Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 501
Jusqu'au 5 mai

Dans un autre ordre d'idées, mais qui n'est finalement pas si étranger aux propos précédents, Jocelyne Alloucherie présente ses nouvelles œuvres à la galerie René Blouin. Dans la continuité de ses travaux qui recourent à la photographie et sculpture, il semble que la production d'Alloucherie atteigne de nouveaux sommets de raffinement, dans la mesure où le prolongement des images dans les élé-

ments sculptés est de mieux en mieux souligné. Devant des photographies de places historiques en France dans lesquelles elle a immortalisé des jeux d'ombres saisissants, Alloucherie a disposé des structures qui évoquent des murets, et dont les angles et les volumes, balayés de manière astucieuse par des éclairages étudiés, semblent prolonger l'espace des photographies.

Les effets de spatialisation sont particulièrement réussis dans ces œuvres nouvelles. Toutefois, de nouveaux problèmes sont soulevés. Le remplacement des monolithes que l'artiste place habituellement devant ses images hautement contrastées par des murets établit une distance entre ces tandems et le spectateur. Ces structures minces ne sont pas sans évoquer l'idée de bouclier et conséquemment font travail de repoussoir. Peut-être l'artiste a-t-elle voulu trancher avec ses précédentes propositions. Cela dit, ses choix renouent à une dimension pourtant primordiale à nos yeux dans son travail, cette manière de rompre avec la frontalité des œuvres, effet que la nouvelle série n'arrive pas à faire.

Au contraire, elle force la distance et retourne de façon plus classique dans l'espace bidimensionnel, rétablissant un régime scopique habituellement connu sous la peinture, alors que l'artiste continue à puiser dans le vocabulaire de l'art minimaliste qui, précisément, tentait de faire de la perception une affaire de déambulation dans l'espace. La nouvelle série d'Alloucherie évite le sur-place, mais pose de cette façon de nouveaux problèmes, dont certains aspects attendent encore d'être résolus.



RICHARD-MAX TREMBLAY

Ombres, n° 2, de Jocelyne Alloucherie

Le Théâtre Outremont: œuvre et représentations

Jean Gilles Lemieux, architecte
du 12 avril au 6 mai 2001



Galerie Yergeau du Quartier Latin
2060 Joly, Montréal Inf: 514.843.0955

DERNIER WEEK-END

CHARLES
LAGNON
UNE RÉTROSPECTIVE

DU 8 FÉVRIER AU 29 AVRIL 2001

RENSEIGNEMENTS: (514) 847-6226 - MÉTRO PLACE-DES-ARTS
WWW.MCICM.ORG

MUSEO D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

Catherine Farish

Dépaysement

Œuvres récentes

Jusqu'au 5 mai

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

LA BIENNALE DE
l'illustration
QUÉBÉCOISE

Fig. 120
Fig. 183

CHRISTINE BENOIST

DU 20 AVRIL AU 20 MAI
MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC
2550, ONTARIO EST • MÉTRO FRONTENAC
MAR-JEU: 13 H À 19 H • VEN-DIM: 13 H À 17 H
ASSOCIATION DES ILLUSTRATEURS ET ILLUSTRATRICES DU QUÉBEC
INFO 514 522-2040 • INFO@IIQ.CA

ILLUSTRATION EN DIRECT SAM. 28 AVRIL 5H-12H 19 MAI

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 29 AVRIL

Jusqu'au 20 mai

Marc Paquet



GALERIE

LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393

CHUANG CHE

INCEPTIVE PHENOMENON

PEINTURES

OUVERTS TOUS LES DIMANCHES

2001 avril 20 • 14 mai 2001



HAN ART CONTEMPORAIN
460, rue Sainte-Catherine Ouest, Espace 409, Montréal. Tél.: (514) 876-9278. Téléc.: (514) 876-9241

CENTRE CULTUREL

YVONNE L. BOMBARDIER

présente l'exposition

JOSÉE PERREAU
VOYAGE AU-DELÀ DES APPARENCES



La maison des Esprits # 2, Aquarelle vernie sur papier Arches, 76,2 x 101,6 cm

15 avril au 30 mai 2001

Regard global sur un parcours en aquarelle

Un catalogue de l'exposition est publié sous le même titre

• Également présents à la galerie •
JEAN BRILLANT Sculpture
DAVID SORENSON Sculpture et peinture

VALCOURT

1002, av. J.-A.-Bombardier • Valcourt (Québec) • tél.: (450) 532-3033 • courriel: ccylb@fjbqcc.ca
HEURES D'OUVERTURE: mardi au dimanche 10 h à 17 h • soirs: mardi, mercredi et vendredi 19 h à 21 h

Si un jour vous avez rêvé de devenir photographe, de parcourir le monde, l'appareil photo à l'œil, en quête d'images, de visages, d'événements tous azimuts... Auriez-vous aussi souhaité devenir photographe d'architecture? Quelle idée, direz-vous! Pourtant, c'est un métier passionnant mais, somme toute, ces chasseurs d'images sont des êtres un peu particuliers qui, patients, calculent la course du soleil sur un mur aveugle... mettent en valeur la modénature d'une corniche, l'appareillage de briques ou le détail du jambage d'une fenêtre qui ne sera à son meilleur que pendant quelques minutes sous cet angle... à cette saison... Troisième et dernier article d'une série de trois sur ceux qui façonnent l'image des projets architecturaux.

FORMES



Édifice du patrimoine naturel, Musée canadien de la nature, Aylmer, Québec. Provencher Roy et associés architectes/Desnoyers Mercure et Associés architectes. Michel Brunelle photographe

Au delà de l'objectif

Les photographes d'architecture

MICHÈLE PICARD

Dans un univers confronté à l'image, vraie ou virtuelle, nettoyée et modifiée, triturée et tronquée, et même parfois d'interprétation difficile, l'œil s'agrandit devant la photographie criante de vérité d'un magazine ou d'une affiche. Qu'elle serve à la promotion d'un projet ou à un concours, qu'elle soit exposée dans une galerie ou un musée, la photographie est aussi un art, un art de formes et de lumières, et le photographe, un magicien et un artiste.

Si les collègues maquetistes (page *Formes* du 10 mars dernier) et maquetistes du virtuel (page *Formes* du 14 avril) interprètent et travaillent à partir des idées et des concepts des architectes avec méthode et écheancier, les photographes, eux, débarquent avec armes et bagages après la construction, à moins qu'il ne s'agisse de photographier la maquette ou de faire une prise de vue pour y insérer un projet virtuel. Ils interviennent parfois en catastrophe à la veille de l'envoi des dossiers pour les prix de l'Ordre des architectes du Québec ou encore on leur commande des photographies qui auraient dû être remises avant-hier en vue d'une parution le surlendemain. Souvent, les termes de leurs contrats sont en contradiction avec leur travail, qui demande un temps d'arrêt, un temps de pose et de pause (sans mauvais jeux de mots), puisque l'allié incontestable des photographes est le temps et la clémence du temps.

Photographes...

Ils ont comme prédécesseurs les Notman, Hayward, Livernois, le Studio O. Allard et Armour Landry, tous photographes connus et reconnus dont les images hantent les voûtes et réserves de nos musées et centres d'archives. Mais eux, ils sont bien vivants et actifs, ancrés dans la frénésie du XXI^e siècle, doigt sur le déclencheur et œil à l'affût du moment parfait, qu'ils attendent avec patience.

Leur équipement semble parler le langage des chiffres: chambre quatre par cinq, deux et quart et trente cinq millimètres. Leurs studios sont encombrés de tous les types d'appareils possibles, de grands-angles, de multiples objectifs, de trépieds, on y parle DIN ou ISO et on négocie avec Photoshop.

Comme tous les professionnels de la photographie, ils sont confrontés à une production dichotomique, c'est-à-dire, d'une part, aux aspects techniques de la prise de vue et, d'autre part, à l'expression artistique de leur vision et de leur interprétation de l'objet photographié, en l'occurrence l'architecture.

... de l'architecture

Le sujet peut paraître toujours le même, mais il est chaque fois différent, exprimé par les concepteurs de façons variées, matériaux et formes, concept et spatialité, couleurs et textures. Il est photogénique ou pas (eh oui, tous les photographes sont d'accord là-dessus!), offre du recul pour permettre les photos et exige tant de prises pour une vue d'ensemble, sous tous les éclairages possibles. Chaque contrat de photographie est donc différent, mais certains architectes ne travaillent qu'avec certains photographes qui savent démontrer une sensibilité particulière face à l'œuvre d'un autre créateur et exprimer avec exactitude l'essence de leur conception. D'autres, par contre, changent constamment de photographe, afin de découvrir ou de redécouvrir l'élément architecture photographié.

Si les outils techniques sont les pellicules, les plaques photographiques et les appareils, le principal instrument demeure la lumière, qui agit comme un scalpel de la forme, et le temps comme peinture de l'image. L'expression du bâtiment interprété à travers la création de l'artiste photographe permet de saisir l'instant sublime de la perfection visuelle. La photographie donne parfois à l'architecte une nouvelle perspective de son bâtiment, en mettant en relief, à travers l'exploration visuelle, la complexité et l'essence du projet.

Si les contraintes physiques, telles la configuration des lieux, les utilisateurs, la sécurité, l'ensoleillement, le repérage et les échéances prévalent dans un premier temps, l'harmonie et la composition de l'image, les couleurs et les reflets, les contextes formels, les regards et les observations du photographe mènent directement à certains choix de photographies. Qu'elle soit documentaire — aérienne, contextuelle, comme un plan ou une élévation —, qu'elle exprime un point de vue mettant en évidence une partie du projet ou encore qu'elle donne carrément dans le détail et à la limite dans l'abstraction, telle une œuvre d'art distincte de son sujet, la photographie montre le point de vue de deux créateurs, l'architecte et le photographe.

Professionnels

Les photographes d'architecture ne sont pas légion; ceux qui en vivent se comptent sur les doigts d'une main. Bien que les tarifs de publication et les droits d'auteur soient régis par l'Association canadienne des photographes et illustrateurs en communication (CAPIC), les photographes restent aux prises avec la notion mal comprise et surtout peu respectée du droit d'auteur. Dans la majorité des contrats, les utilisations sont limitées à la documentation et à la promotion d'un projet particulier. Les photographes ne cèdent que rarement le droit d'utilisation commerciale de leurs œuvres. Précisons aussitôt que, pour cette page *Formes*, c'est autorisé!

Selon les quatre photographes rencontrés, ce qui prédispose à ce type de pratique, c'est la passion du bâti qui oriente lentement vers l'apprentissage de l'architecture et de ses particularités en photographie. Mais comment devient-on photographe d'architecture? Certains ont étudié la photographie mais ne sont arrivés à l'architecture qu'au fil de diverses expériences qui font la richesse de leur production et en déterminent le langage. Alain Laforest, autodidacte qui est aussi chef des services photographiques du Centre canadien d'architecture, a pour sa part évolué dans le domaine de la photographie urbaine, son sujet

de prédilection, jusqu'à développer une connaissance de l'architecture qui la lui fasse voir différemment. La page *Formes* a publié à maintes reprises certaines de ses images.

Quant à Michel Brunelle, des études en graphisme à l'École de Design de l'UQAM lui ont fait côtoyer architectes et designers et décrocher moult contrats. Et entre son travail de création graphique et celui de création photographique, il n'y a eu qu'un pas...

Marc Cramer a été photographe de mode et d'objets mais a toujours fait de la photographie de jardins et de la documentation sociale pour son plaisir, puis a bifurqué du design intérieur vers l'architecture, y compris le paysage. Robert Etcheverry a étudié en architecture à l'Université de Montréal et, après un voyage de formation en Europe, s'est tourné vers l'étude de la photographie. Il explore différentes facettes, comme le portrait — ce qu'il fait encore —, et revient à sa première passion: l'architecture.

L'œil

Faire des photographies d'architecture, c'est accentuer la compréhension du lieu et donner un sens aux formes par une série de regards que le photographe pose en amplifiant certains aspects du projet. Les vides et les pleins, les hauts contrastes et clairs-obscur prennent une autre dimension et l'ombre et la lumière deviennent presque palpables. La valorisation, la composition graphique ou la déformation d'un aspect donnent une signature, une création artistique qui est une œuvre en soi. Mais trêve de commentaires. Place maintenant aux images qui valent bien mille mots. Cependant, on se souviendra que, de colorées et modulées, elles sont reproduites ici en noir et blanc.

REGARDS OBLIQUES

Paris-Toronto

Une exposition de photographies, celles du photographe parisien Eugène Atget (France, 1857-1927), qui nous offre sa vision de la ville de Paris, au Toronto Art Gallery of Ontario jusqu'au 27 mai.

Montréal

La maison du photographe William Notman (Écosse, 1826 - Montréal, 1891), classée monument historique, est en danger de devenir le banal lobby d'un hôtel de sept étages qui démolirait le magnifique et historique hôpital Saint Margaret situé à l'arrière et qui conserve des vestiges importants de son jardin centenaire. Selon la rumeur, l'administration Bourque serait prête à accepter le projet, le ministère de la Culture et des Communications doit statuer sur l'acceptabilité de ce projet sur ce site, et un contre-projet flotte dans l'air: faire de la maison Notman et du Saint Margaret un musée de la photographie avec la collection Notman... Un groupe pour la sauvegarde de la maison a été formé dans le quartier. Pour les appuyer dans leur démarche:

<<http://www.w3dproduction.com/notman/>>
michelepicard@videotron.ca



Cégep Gérard-Godin, Saucier+Perrotte architectes/Desnoyers Mercure et associés architectes, Marc Cramer photographe

IDM

Mois du design 2001 : des rendez-vous à ne pas manquer !

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
Courriel : idm@idm.qc.ca
Site Web : <http://www.idm.qc.ca>

INSTITUT DE DESIGN MONTRÉAL

Gala des Prix de l'Institut de Design Montréal
18 mai, sur invitation seulement
Cahier spécial du journal Les Affaires
Conférences de l'International Council of Societies of Industrial Design. Inscription obligatoire, 17, 18 mai.
Exposition au SIDIM. Information : (514) 866-2436

VILLE DE MONTRÉAL

Gala du concours Commerce Design Montréal
1^{er} mai, sur invitation seulement : (514) 872-8076

UNIVERSITÉ MCGILL

1^{er} mai au 1^{er} juin. Information : (514) 398-6700

MARCHÉ BONSECOURS

"Vitrine Design". Information : (514) 866-1255, poste 21
Défilé de mode, 29 mai. Information : (514) 398-0761

ASSOCIATION DES DESIGNERS INDUSTRIELS DU QUÉBEC (ADIQ)

Prix ADIQ-André Jarry, édition 2001
2, 3, 15, 17, et 24 mai. Information : (514) 287-6531

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL - XPO₀₁

4 au 6 mai. Information : (514) 343-7294

SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT ANGUS

Conférence, 18 mai. Information : (514) 286-0334

ASSOCIATION DES ARCHITECTES PAYSAGISTES DU QUÉBEC (AAPQ)

Tours guidés, 6, 13, 20 et 27 mai.
Réservations : (514) 521-7802

13^e SALON INTERNATIONAL DU DESIGN D'INTÉRIEUR DE MONTRÉAL (SIDIM)

24 au 26 mai. Information : (514) 284-3636

SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DU BOULEVARD SAINT-LAURENT

Circuit Commerce Design Montréal, 27 mai.
Conférence : la valeur économique du design, 30 mai.
Inscription obligatoire : (514) 286-0334

UNIVERSITÉ CONCORDIA

Exposition annuelle sur le design écologique
28 mai au 2 juin. Vernissage le 29 mai.
Information : (514) 848-4626

SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DE L'AVENUE DU MONT-ROYAL

Conférence : l'optimisation de l'image globale de l'entreprise par l'intégration du design, 22 mai.
Inscription obligatoire : (514) 522-3797

Bonne fête du design à tous !